

ACTE III, XIe TABLEAU, SCÈNE IX.

MURAT,

TROIS ACTES, QUATORZE TABLEAUX,

par MM. Ferdinand Laloue et F. Labrousse,

MUSIQUE DE M. FRANCASTEL,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU CIRQUE OLYMPIQUE, LE SAMEDI 30 OCTOBRE 1841.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS.*
MURAT	M. Gauthier.	UN PAYSAN	M. Bannet.
CASTAGNAC	M. Chéri Louis.	RENAUD	M. Lambquin.
BARBARA	M. Roger.	LE SERGENT TAVELLA	M. Lecolle.
LEONARD	M. Williams.	UNE ORDONNANCE	M. Henry.
LUIDGI	M. Barbier.	UN CRIEUR	M. Pain.
MOURAD-BEY	M. Henri.	FRANTZ, soldat autrichien	M. Gontard.
LE PÈRE CASTAGNAC	M. Théol-Perret.	MULLER, idem	M. Mobert.
LE GÉNÉRAL NUNZIANTE	M. Sallerin.	HERMANN, idem	M. Nathan.
SIR HUDSON LOWE	M. Dupuis.	UN CAVALIER FRANÇAIS	M. Delande.
UN GÉNÉRAL AUTRICHIEN	M. Chéri.	UN AIDE DE CAMP	M. Paul Lalanne.
UN GÉNÉRAL FRANÇAIS	M. Albert.	ALI	M. Vezian.
UN COLONEL autrichien	M. Ferdinand.	UN ESCLAVE	M. Dhaussy.
PREMIER PROVENÇAL	M. Patonelle.	UN MUSULMAN	M. Albert.
DEUXIÈME PROVENÇAL	M. Gontard.	UN SOLDAT FRANÇAIS	M. Glaçon.
PREMIER COURTISAN	M. Edmond.	ANTOINETTE	Mme Firenville.
DEUXIÈME COURTISAN	M. Ennemond.	MARIANNE	Mme Lambquin.
LE CAPITAINE TRENTA-CAPELLI	M. Duvillars.	CAROLINE	Mme Perrin.
UN GARDE CHAMPÊTRE	M. Horter.	UNE JEUNE FILLE	Mlle Faidy.
BANES	M. Signol.	MARIETTE	Mlle Pélagie.

ACTE PREMIER.

Premier Tableau.

A Paris, une place. En vue, le Pont-Neuf. D'un côté, une boutique de boulanger; de l'autre, un cabaret devant lequel est une table.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN CRIEUR PUBLIC, BARBARA, LUIDGI, RENAUD, Ouvriers, Peuple.

LE CRIEUR.

Voilà ce qui vient de paraître! C'est la nouvelle loi concernant l'armée d'Italie, le discours du directeur Barras prononcé au conseil des Anciens, au nom du Directoire exécutif... Voilà! ça vient de paraître!

Il distribue des papiers.

RENAUD, *au Crieur.*

C'est tout ce que tu chantes pour le quart d'heure?... Pas la moindre romance sur la farine qu'on attendait, sur les accapareurs, hein?...

LE CRIEUR, *s'éloignant.*

Voilà ce qui vient de paraître! c'est le superbe discours du directeur Barras prononcé par lui-même.

RENAUD.

Dites donc, vous autres, vous vous êtes levés trop tard pour trouver du pain aujourd'hui... comme moi... Est-ce que ça va recommencer comme au temps du maximum?

BARBARA, *s'avançant.*

On ne trouve pas parce qu'on ne cherche pas bien, peut-être!

RENAUD.

C'est assez joli, ce que vous dites là, étranger. Je parie à cause de votre couleur, qui me fait l'effet que vous venez de plus loin que Vaugirard.

BARBARA, *montrant Luidgi.*

Mon camarade et moi nous sommes Italiens; mais depuis long-temps au service de la France en qualité de matelots.

RENAUD.

Pour lors, c'est comme si vous en étiez de cette même France. Je vous dirai donc que nous avons cherché parfaitement... à preuve que voilà cette boutique de la boulangère gasconne, d'où nous sortons tout-à-l'heure... Il n'y a pas de quoi faire la plus légère tartine...

BARBARA.

Eh bien! revenez dans une heure, et je vous dirai, moi, où il faut s'adresser...

RENAUD.

Si je reviendrai?... je crois bien... Je n'ai rien à faire chez mon patron le menuisier; c'est pas des planches à raboter qu'il me faut, c'est du pain.

UN GROUPE.

Oui, du pain! du pain!

RENAUD.

Chut et silence, puisque dans une heure nous saurons du nouveau. En attendant, je paye un petit verre; viens, Lambert. (*Appelant à la porte du cabaret.*) Holà! hé! (*Un garçon les sert. A Barbara.*) Ça vous va-t-il de faire comme nous?

BARBARA.

Volontiers.

Il s'approche avec Luigi.

MARIANNE, *qui a paru sur le seuil de sa boutique, à part.*

Enfin! voilà tout ce monde qui s'en va!

RENAUD.

Eh bien! la boulangère, votre frère, le chasseur du 12e régiment?

MARIANNE.

Mon frère?... Il est là chez nous.

RENAUD.

Va-t-il à l'armée d'Italie?

MARIANNE.

Eh! je n'en sais rien... Quand il aurait un peu de repos, ça ne serait pas volé: il y a six ans passés qu'il fait la guerre.

Castagnac sort aux derniers mots.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CASTAGNAC.

CASTAGNAC, *à Marianne.*

Qu'est-ce que tu dis? qu'est-ce que tu dis? on la fera, la guerre, jusqu'à ce que l'Europe et l'univers soient complètement aplatis... Salut et bonjour... sacrodious! Marianne, tu payeras un petit verre au cabaretier; ça se retiendra sur le premier pain que tu lui vendras... plus tard!

RENAUD.

Alors, à votre santé!

CASTAGNAC.

De tout mon cœur, foi de Castagnac, Castagnac de la Bastide-Frontonière, district de Gourdon, département du Lot... et là-dessus, je m'esquive vers le quartier... Salut et civilité!

RENAUD.

A revoir!

CASTAGNAC, *tirant Marianne à part.*

Dis donc, Marianne, je ne tarderai pas à revenir... je suis embêté de tous ces oiseaux qui rôdent autour de ta boutique... Va tenir compagnie à la petite payse qui est chez toi... Il nous dira ce qu'il y a à faire, lui!

MARIANNE.

Qui?

CASTAGNAC.

Murat donc! Je te dis qu'il nous donnera un bon conseil; il n'est pas plus manchot à lire et à écrire qu'à vous allonger un coup de bancal. S'il vient par ici, faut le prier d'attendre une minute. Filons!

Il s'en va en chantant :

Aussitôt que la lumière
Vient redorer nos coteaux...

Marianne rentre.

RENAUD, *à Barbara, qui lui a parlé bas.*

Puisque c'est comme ça, faudra voir... Soyez tranquille, je ne reviendrai pas seul!

Il sort.

SCÈNE III.

BARBARA, LUIDGI.

LUIDGI.

Eh bien?

BARBARA.

Eh bien! elle est là, chez cette femme..

LUIDGI.

Tu en es donc toujours amoureux?...

BARBARA.

Oui.

LUIDGI.

Est-ce qu'elle te fait oublier tes idées d'ambition ?

BARBARA.

Oh ! oh ! je n'en suis pas à ce point... J'ai rencontré par hasard cette jeune fille ; je l'ai trouvée belle ; elle n'a pas voulu m'entendre, je me suis obstiné... nous verrons ! Voilà tout.

LUIDGI.

Et cela ne t'empêchera pas de remplir les instructions que nous avons reçues ?

BARBARA.

Non, non... Il y a un pacte entre nous et ceux qui nous ont envoyés... j'y serai fidèle... Le Directoire nous a enrôlés comme corsaires. Mais ce n'est pas à lui que nous appartenons d'abord... Nous voici à terre depuis un mois ; n'oublions pas que, lorsque nous quitterons la France, la récompense sera proportionnée aux troubles, aux séditions que nous aurons provoqués.

LUIDGI.

Et si le Directoire venait à découvrir...

BARBARA.

Le Directoire ?... Est-ce qu'il a seulement songé à nous demander d'où nous venions et pourquoi nous venions ?

LUIDGI.

C'est vrai !

BARBARA.

Nous sommes obscurément sortis, moi de l'île de Malte, toi de la Calabre ; nous avons porté dans bien des pays notre aventureuse destinée... Nous voici maintenant sous le drapeau français, mais nous restons Italiens et libres d'aller plus tard où nous voudrons aller. Ni toi, ni moi, n'avons songé à nous faire une patrie de la France, nous qui n'avons pas voulu rester enchaînés au rivage paternel. Passons sans nous mêler à travers ce peuple : nous ne sommes pas faits pour nous comprendre... il jette au vent ses passions et ses colères, nous savons nous taire et attendre ; ses soldats traînent un sabre retentissant ; nous autres, voici notre arme !

Il met la main sur son poignard.

LUIDGI.

Bravo ! Et plus tard nous retournerons en Italie...

BARBARA.

L'Italie ! je ne veux y retourner que riche et puissant ; je ne veux pas aller à Malte pour saluer les valets des chevaliers qui commandent dans l'île. Mourir, s'il le faut, à terre ou à bord, peu m'importe, mais je ne veux pas vivre pauvre et esclave !

LUIDGI.

On est souvent obligé de se courber...

BARBARA.

Oui, mais pour se relever plus tard... Quant à cette jeune fille, je veux qu'aujourd'hui même... Il y a assez long temps que je m'attache à ses pas. Éloignons-nous, mais pour veiller sur elle.

LUIDGI.

Et tout ce monde à qui tu as dit de revenir ici ?...

BARBARA.

Je ne l'oublierai pas.

LUIDGI.

Qu'en veux-tu faire ?

BARBARA.

Peut-être une émeute.

LUIDGI.

Pour enlever la belle au milieu du tumulte ?

BARBARA.

Luidgi, tu as de l'intelligence... mais il y a encore autre chose.

LUIDGI.

Quoi donc ?

BARBARA.

Des livres sterling d'Angleterre et des florins de Vienne.

LUIDGI.

C'est le meilleur...

Ils sortent.

SCÈNE IV.

MARIANNE, ANTOINETTE.

MARIANNE.

Vous voyez bien qu'ils sont partis.

ANTOINETTE.

Oui.

MARIANNE.

Pourquoi n'avez-vous pas voulu parler de cet homme à mon frère ?

ANTOINETTE.

Pourquoi ?... j'aurais été la cause de quelque querelle... ce n'est pas la peine.

MARIANNE.

Il se doute pourtant de quelque chose, car il doit parler de nous à Murat.

ANTOINETTE.

Murat ?...

MARIANNE.

Oui, un officier de notre pays, un bon garçon, un ami de mon frère...

ANTOINETTE.

Je vous remercie, bonne Marianne ; mais je crois que je vais bientôt quitter Paris.

MARIANNE.

Pour retourner à Calabre ?

ANTOINETTE.

Je n'en sais rien.

MARIANNE.

Comment ?

ANTOINETTE.

Eh ! mon Dieu, qu'irais-je faire dans notre pays ? J'y trouverais encore les mauvais traitemens qui m'en ont éloignée.

MARIANNE.

Pauvre fille !

ANTOINETTE.

Vous êtes la première à qui j'aie pu me confier. Seule au monde, menacée par des poursuites odieuses, je suis venue vous demander un asile de quelques jours, à vous qui êtes de mon pays.

Vous m'avez accueillie avec une bonté dont je suis bieo recounsissaute...

MARIANNE.

J'aurais voulu faire davantage... Je sais bieu ce que c'est que de souffrir, allez!... Depuis que j'ai quitté la Bastide, et que j'ai perdu mou pauvre mari, j'ai peu de bouheur... Mais enfiu il faut tenir bou, il faut espérer... Je deviens comme mou frère... au diable le chagrin!

ANTOINETTE.

Tenez, Marianoe, au moment de vous dire adieu peut-être, je veux vous parler comme à une amie. Une lettre qui sera sans donte arrivée, et que je vais chercher, m'éloignera de vous. J'ai quitté Cahors parce que mou père, qui s'est remarié après la mort de ma pauvre mère, a tout-à-coup cessé de me montrer de l'affectiou... parce que j'ai été abaudonnée comme une victime à uue marâtre sans pitié.

MARIANNE.

Jésus! mou Dieu!

ANTOINETTE.

J'avais long-temps souffert, j'avais long-temps dévoré mes larmes en silence... Moi qui demandais au ciel des amis, des parens, pour me comprendre et pour m'aimer, je ne voyais autour de moi que des visages insensibles et menaçans... Que vous dirai-je? Le désespoir s'empara de moi, je sentis que ma raisou se perdait au milieu de ces souffrances de chaque instaut, et uu jonr je pris la fuite!

MARIANNE.

Que me dites-vous là?

ANTOINETTE.

Je me dirigeai vers Paris; j'y avais un oncle, un frère de ma mère, doot la bonté m'était connue. Eu arrivant, j'appris qu'il avait péri dans les troubles de Vendémiaire... J'étais donc seule: mes ressources ne tardèrent pas à s'épuiser; du travail, je u'ai pu m'en procurer qu'à de rares iutervalles; et puisqu'il faut tout vous dire, Marianne, j'ai retrouvé le désespoir qui me fit quitter mou pays...

MARIANNE.

Et vous croyez que je vous laisserai seule maintenant?... Non pas! Pardi! c'est bien comme si vous étiez ma sœur... Je dirai tout ça à mon frère, à son ami Murat... Nous verrons, nous verrous ce qu'il y a à faire... D'ailleurs, voyez-voos, il y aura bientôt du nouveau pour moi aussi... j'en ai assez de cette boutique de boulanger où il u'y a pas même de pain... Allons! allons! faites votre course et revenez vite par ici... Là dedans, vous êtes chez vous!

ANTOINETTE.

Bonue Marianue!

MARIANNE.

Quant à cet homme qui vous poursuit, soyez tranquille, il faudra bien qu'il finisse!

CASTAGNAC, *entrant avec Léonard.*

Eh! là-bas! (*A Antoinette.*) Où allez-vous douc?...

ANTOINETTE.

Je vais revenir tout-à-l'heure.

Elle sort.

CASTAGNAC.

Bon! (*Bas, à Léonard.*) En vollà uue qui a des yeux à vous allumer...

LÉONARD.

C'est possible, mais je ue me laisse pas allumer, moi! je suis clerc de procureur...

CASTAGNAC.

Fameux régiment!... Marianue, fais allumer le four...

MARIANNE.

Pourquoi donc?

CASTAGNAC.

Pour faire uue soupe du pays, une véritable soupe de la Bastide... Murat viendra la manger avec nous ce soir.

MARIANNE.

A la bonne heure! c'est un bon enfant, sans compter que c'était bien le plus joli garçou de la Bastide.

CASTAGNAC.

Sacrodious! et uous sommes un peu amis, tout lieutenant qu'il est! (*Marianne rentre.*) Nous boirons bien quelque chose en attendant.

LÉONARD.

Je ne m'y oppose pas... ça nous fera patienter jusqu'à l'arrivée de Murat.

CASTAGNAC.

Tu as eu une bonne idée de venir me chercher au quartier. Est-ce que de voir le régiment ça ue te doune pas l'envie de t'engager?

LÉONARD.

Je u'ai jamais eu de ces envies-là; je suis clerc de procureur.

CASTAGNAC, *appelant.*

Hohé! des petits verres! un petit flacon!... Oui, tu as toujours été tranquille comme Baptiste, tu passais dans les rues de la Bastide comme un rat..

LÉONARD.

Toi et uotre camarade Murat vous faisiez assez de tapage.

CASTAGNAC.

Oh! lui, c'était le plus dégourdi!... Pourtant, il allait quelquefois à l'école, taudis que je filais d'uu autre côté.

LÉONARD.

Il apprenait à lire pour toi...

CASTAGNAC.

Juste! Eh bien! uous n'avons jamais fait qu'un en deux personnes... J'ai idée que le même boulet de canon nous fera danser, ou que nous reviendrons ensemble à la Bastide fumer plusieurs pipes et boire des bouteilles en veux-tu en voilà! En es-tu, toi, Léonard?

LÉONARD.

Je ne suis pas du boulet de canon...

MURAT, *qui s'est avancé sans être vu, et qui frappe sur l'épaule de Léonard.*

Toujours clerc de procureur!

LÉONARD, *se retournant.*
Ah! c'est toi, beau lieutenant!
CASTAGNAC.
Sacrodious! tu lui as fait peur!

SCÈNE V.

LES MÊMES, MURAT.

MURAT.
Et ta sœur, la bonne Marianne?
CASTAGNAC.
Elle est là-dedans.
MURAT.
Ah ça, tu sais qu'on en veut aux boulangers?
CASTAGNAC.
Oui... Qu'est-ce que ça me fait? nous allons vendre la boutique.
MURAT, *à Léonard.*
Tu devrais l'acheter.
LÉONARD.
Il n'y aurait rien à gagner.
MURAT, *à Castagnac.*
Et que fera ta sœur?
CASTAGNAC.
Elle me suivra donc, s'il le faut!
MURAT.
C'est ça, nous en ferons une camarade... avec Léonard, s'il veut venir avec nous.
LÉONARD.
Si tu veux devenir général, et me prendre pour secrétaire...
CASTAGNAC.
Pourquoi donc qu'il ne le deviendrait pas, général?
LÉONARD.
Il n'y a rien d'impossible, s'il ne rencontre pas un boulet de canon.
CASTAGNAC.
Un boulet!... tu le connais peu, ce n'est pas là ce qui l'empêcherait d'avancer...
MURAT.
Allons, allons! Colonel, je ne dis pas, après plusieurs batailles et un grand nombre de coups de sabre.
CASTAGNAC.
Et tu n'en serais pas plus fier, quand même tu serais roi!...
MURAT, *riant.*
Quand même je serais roi!...
CASTAGNAC.
Ça, c'est de la farce!
MURAT.
Toujours comme à la Bastide; je n'oublierai jamais que si vous êtes, toi, Léonard, fils d'un pauvre fermier, et toi, Castagnac, fils d'un serrurier; mon père était tout simplement un aubergiste. (*A Castagnac.*) Tu n'en veux donc pas des grades, toi?
CASTAGNAC.
Est-ce que c'est possible?... ça ne me regarde pas... Tu sais bien que seulement pour signer mon nom, je suis à m'escrimer pendant deux heures, et encore je n'en mets que la moitié... Qu'est-ce que cela me fait les grades, pourvu que tu en attrapes?
MURAT.
Eh! eh! je ne dis pas... J'ai vu ce matin un gaillard qui pourrait bien me donner un coup d'épaule, si ce qu'il espère allait arriver.
LÉONARD.
Qui donc?... Je parie que c'est notre compatriote, l'huissier du Directoire!
CASTAGNAC.
En voilà un qui ne pense qu'aux pékins en robe noire!
MURAT.
Un petit homme qui fera son chemin, je vous en réponds.
CASTAGNAC.
C'est le petit général tout maigrot, tout sec, dont tu m'as parlé quelquefois?
MURAT.
Lui-même!
CASTAGNAC.
Comment que tu l'appelles déjà?
MURAT.
Bonaparte.
CASTAGNAC.
Bon!... Pour lors, à sa santé indéfiniment!
MURAT.
Oui, et à la guerre bientôt!
LÉONARD.
Aux places de fournisseurs, de munitionnaires généraux!... ou de secrétaire de général en chef.
CASTAGNAC.
Au tremblement du canon et des coups de sabre!
LÉONARD.
Ça doit être joli quand on est chargé de faire distribuer des vivres à tout un corps d'armée!
MURAT.
C'est la bataille qui est belle, malheureux clerc de procureur!
LÉONARD.
Certainement, dans un tableau du peintre David; nous en avons des gravures dans notre étude!
CASTAGNAC.
Allons donc!... vous n'avez pas le droit de regarder ça, avec vos plumes sur l'oreille, sacrodious!... Dis donc, Murat, est-ce qu'on va aller en Italie sans le 12me chasseurs?
MURAT, *s'animant.*
L'Italie!... je veux demander à y aller comme simple soldat, s'il le faut... Il me semble que par là, sous le soleil du midi, les batailles doivent avoir un caractère plus énergique... Dans le Nord, la tactique, les combinaisons régulières; en face de vous, des soldats et des officiers qu'il faut attaquer avec la patience de Moreau, ou la sagesse de Jourdan; là-bas, tout doit être rapide et instantané: au plus fougueux la victoire!... c'est là qu'il faut précipiter les régimens et les divisions;

c'est là qu'il faut lancer la cavalerie au grand galop, car vous n'avez pas devant vous d'immobiles murailles de baïonnettes!... Votre ennemi, impatient comme vous-même s'agite, et vous entrez dans ses carrés pour y combattre corps à corps! .. J'aime la guerre partout, mais moins aux bords de ces froides rivières de l'Allemagne et de la Hollande où nous étions naguère.

CASTAGNAC.

Allons donc! tu y tapais avec un appétit d'enfer!

MURAT.

Bah! c'est à peine si de temps à autre on employait la cavalerie!

LÉONARD, *à part.*

J'aurais dit adieu aux fantassins!

MURAT.

La cavalerie!... Si jamais j'étais assez heureux pour en commander une division...

CASTAGNAC.

Excusez! tu n'es pas dégoûté!

MURAT.

Je leur ferais voir à tous qu'ils ne savent pas s'en servir.

LÉONARD.

Merci! je te connais, tu ferais tomber les hommes comme la grêle.

MURAT.

On la met en mouvement comme une épaisse division d'infanterie; je ne la comprends pas ainsi, moi!... Je la vois toujours dans ma pensée, se jetant comme la foudre sur les masses ennemies... on la réserve pour les derniers coups, pour achever; on a l'habitude d'une heure réglée, d'un moment choisi dans la bataille, et alors on la met en marche... Allons donc! prenez vos hussards, vos chasseurs, vos dragons, vos cuirassiers, et entraînez-les ventre à terre sur l'ennemi. Quand? me direz-vous: Toujours.

Il se rassied, se tait et paraît pensif.

CASTAGNAC, *à Léonard.*

Sacrodious! il entend ça, hein?

LÉONARD.

Il entend parfaitement la manière de passer dans l'autre monde!... il est fou... Tiens, le voilà comme il était dans notre pays lorsque nous disions qu'il parlait aux étoiles.

CASTAGNAC.

Voilà une ordonnance qui file rondement!

LÉONARD.

En voici une autre qui vient du côté de votre quartier.

UNE ORDONNANCE.

Le lieutenant Murat doit être ici!

MURAT.

C'est moi.

L'ORDONNANCE, *tendant un pli.*

Pour vous!

MURAT.

Donnez!... (*L'Ordonnance s'éloigne.*) Voyons! C'est du général Bonaparte!

CASTAGNAC.

Du petit maigrot?

MURAT, *lisant.*

« Le Directoire exécutif refusait de vous reconnaître dans le grade que vous avaient conféré les représentans du peuple en mission aux armées. A dater de ce jour, vous êtes chef de brigade, et je vous nomme mon aide de camp. Nous partons aujourd'hui même pour l'Italie.

» Le général commandant en chef l'armée d'Italie, BONAPARTE. »

CASTAGNAC.

De quoi! de quoi!... les représentans du peuple, la commission des armées, le grade... et tu n'en disais rien!

LÉONARD.

Chef de brigade!... Si tu m'avais dit ça, je t'aurais fait prêter par mon procureur les cinquante francs dont tu avais besoin l'autre jour.

MURAT.

Puisque je n'étais pas reconnu, je ne voulais pas vous donner une fausse joie... Chef de brigade, aide de camp du général en chef, la guerre en Italie!

CASTAGNAC.

Ah ça! et moi, tu vas donc me quitter comme ça?

MURAT.

Ton régiment va peut-être nous suivre.

CASTAGNAC.

Faut que j'aille voir ça au quartier

MURAT.

Amène-moi mon cheval ici, je reviens dans un instant... Un mot à dire à l'adjudant-général, qui demeure à quelques pas... Ta sœur, je l'embrasserai tout-à-l'heure.

Il va pour sortir.

LÉONARD.

Dis donc, as-tu encore besoin des cinquante francs?

MURAT.

Toujours!... et il n'y a pas d'argent au ministère de la guerre pour me faire des avances.

LÉONARD.

Tu les auras... Dis donc...

MURAT.

Eh bien? eh bien?

LÉONARD.

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'entrer dans les vivres de l'armée?

MURAT.

Comment donc! dans quelque temps je veux faire de toi un munitionnaire général!

Il sort.

LÉONARD.

Ils deviennent tous millionnaires et ils ne se battent jamais!... Je vais consulter mon procureur!

Il sort.

CASTAGNAC.

Ohé! Marianne! Marianne!

MARIANNE.

Voilà ! voilà !

CASTAGNAC.

Chef de brigade, aide de camp du petit général !... l'armée d'Italie !... Je vais au quartier, et je reviens comme si j'avais le diable quelque part ! Deux minutes !... Pendant tout ce temps-là, faut vendre la boutique et tout le tremblement !... J'ai idée que nous allons filer aussi !... Sacrodious! sacrodious !

Il sort.

SCÈNE VI.

MARIANNE, *seule.*

Allons, le voilà qui devient fou! Il ne manquait plus que ça.. . Qu'est-ce que c'est donc que tout ce monde qui vient par ici? On dirait d'une émeute!... Oui, on bat le rappel de ce côté!... Allons, si on en veut encore aux boulangers, je pourrai bien leur faire visiter toute ma boutique; ils n'y trouveront pas grand'chose... c'est égal, je vais la fermer... Mon frère ne tardera pas à revenir, et je serai plus tranquille !

Elle ferme les volets de sa boutique et rentre. — Au même moment Antoinette paraît de l'autre côté de la place. — Elle semble avoir couru et regarde autour d'elle avec inquiétude et agitation. — La nuit est venue.

SCÈNE VII.

ANTOINETTE, *puis* BARBARA *et* LUIDGI.

ANTOINETTE.

Je me suis peut-être trompée... la peur!... Et pourtant il m'a semblé le reconnaître !... Cette bonne Marianne !... la lettre que j'ai reçue m'oblige à ne pas la quitter. (*Elle va pour entrer chez Marianne et rencontre Barbara.*) Ciel !

BARBARA.

Vous me fuyez donc toujours ?

ANTOINETTE.

Mais que me voulez-vous?... Je ne veux pas vous entendre, moi; je ne vous connais pas... Laissez-moi; laissez-moi donc passer !

BARBARA.

Vous m'écouterez !... Si vous entrez chez cette femme, j'irai vous y chercher !

ANTOINETTE.

Oh ! mais, j'appellerai à mon secours...

BARBARA.

L'émeute gronde autour de nous .. Écoutez ce bruit de tambours et de trompettes, il couvrirait votre voix; et si quelqu'un venait à vous, je dirais, je dirais que vous m'appartenez... ou plutôt j'étoufferais vos cris; je vous aime, vous devez le savoir !

ANTOINETTE.

Eh bien?

BARBARA.

Eh bien ! il faut me suivre... Ce n'est pas ici que je veux vous parler plus long-temps de mon amour...

ANTOINETTE.

Oh! mais vous n'espérez pas m'entraîner ainsi ! vous ne le voulez pas !

BARBARA.

Je le veux !

ANTOINETTE.

Prenez garde ! Vous êtes étranger, je dois vous apprendre qu'en France une lâcheté trouve bientôt des vengeurs !... Prenez garde ! il suffirait peut-être d'un enfant qui viendrait à passer, pour que Dieu en fît mon défenseur! Laissez-moi !

BARBARA.

Luidgi !... Allons, jeune fille, venez !

Il lui prend le bras.

ANTOINETTE.

Marianne ! Marianne !

BARBARA, *cherchant à étouffer ses cris.*

Personne ne vous entendra, personne ne vous défendra !

MURAT, *accourant.*

Et moi, donc !

ANTOINETTE.

Ah ! merci, mon Dieu !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MURAT.

BARBARA, *à Murat.*

Et que t'importe à toi cette jeune fille ?

MURAT.

Qu'est-ce que tu dis?... Que m'importe?... Tiens!... (*Il tire son sabre.*) Fais un pas vers elle, et je te tue comme un chien!... Ah ça, tu crois donc qu'à Paris on enlève les femmes comme dans un pays de sauvages ?

BARBARA.

Eh bien ! si tu veux la disputer...

LUIDGI.

Barbara !

MURAT.

La disputer !... (*A Antoinette.*) Où voulez-vous aller, mademoiselle?

ANTOINETTE.

Là, chez mon amie, chez Marianne.

MURAT.

Ah ! c'est de vous qu'on m'a parlé, pauvre enfant!... (*A Barbara et à Luidgi.*) Écartez-vous un peu!... Allons! Il y a des momens où je passerais à travers un escadron; entre deux hommes, toujours! (*Il met la main sur l'épaule de Barbara, qu'il contient, fait passer Antoinette, et se trouve entre eux.*) C'est bien; tu m'as rendu ce geste-là!

Il lui a remis la main sur l'épaule.

BARBARA.

Je n'ai jamais peur!

MURAT.

Pourtant tu as insulté une femme; ceci est d'un lâche!

BARBARA, *portant la main à son poignard.*

Un lâche!

MURAT.

Laisse là ton poignard; il est trop court pour arriver jusqu'à moi!

LUIDGI, *bas.*

Barbara, cet homme est à craindre!

MURAT.

Dis-moi que tout-à-l'heure tu étais fou, ivre!

BARBARA.

Non!

MURAT.

Eh bien! écoute: choisis tes armes, peu m'importe; mais n'attendons pas à demain; je vais partir... Nous n'irons pas loin pour nous battre, je n'ai pas le temps .. par là, au détour d'une rue, l'un contre l'autre, ou à bout portant, car il fait nuit, et il ne faut pas nous manquer!

BARBARA.

Soit!

MURAT.

Et maintenant, pas un mot de plus, car j'ai peu de patience... Va chercher des armes, et reviens là, demander le chef de brigade Murat... (*A Antoinette.*) Venez, mademoiselle!

Il entre avec elle chez Marianne.

SCÈNE IX.

BARBARA, LUIDGI, *puis* RENAUD, PEUPLE.

LUIDGI.

Murat!... J'ai entendu parler de lui, et il te tuera!

BARBARA.

Non!

LUIDGI.

Tu ne te battras donc pas?

BARBARA.

A quoi bon?... J'ai ma vengeance toute prête! Écoute!...

On entend des voix tumultueuses, et la scène se garnit de peuple.

RENAUD, *au milieu d'un groupe.*

Comment, nom d'un diable! on nous donne des coups de sabre parce que nous demandons du pain en payant!... Canaille d'accapareurs! brigands de boulangers! (*A Barbara.*) Eh bien! vous disiez tantôt que vous nous apprendriez du nouveau... Voyons, nous avons cherché à droite et à gauche... on a bien caché le morceau!

BARBARA.

On veut vous prendre par la famine, vous le savez bien... Vous avez cherché, dites-vous? Et là, chez cette femme...

RENAUD.

Nous y avons regardé ce matin.

BARBARA.

Mais depuis on y a porté du pain, et en ce moment un officier se dispose à le faire enlever.

RENAUD.

Sacré diable! faudra voir!

LUIDGI, *bas, à Barbara.*

Nous pouvons partir!

BARBARA, *de même.*

Tais-toi; ils nous suivraient pour nous exterminer!

RENAUD, *entouré de peuple à la porte de Marianne.*

Holà! à la boutique, et du pain, du pain, de bon gré ou de force!

Ils ébranlent la porte; Murat l'ouvre et se pose sur le seuil.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MURAT.

MURAT.

Que voulez-vous?

RENAUD.

Du pain!

MURAT.

Il n'y en a pas ici.

RENAUD.

On en a caché là-dedans.

MURAT.

Tu mens!

RENAUD, *et plusieurs voix.*

Nous voulons voir, nous voulons voir!

MURAT.

Vous n'entrerez pas!... Tenez, la porte est ouverte; le premier qui met le pied sur le seuil, je le tue!

RENAUD, *à Barbara.*

Eh bien! il faut prouver ce que vous avez dit tout-à-l'heure!

MURAT.

Ah! c'est lui qui vous excitait!... c'est là votre chef!... Je n'ai plus besoin de mon sabre; il gardera cette porte. (*Il le pose contre la porte. Écartant la foule.*) Qui es-tu donc, toi?

BARBARA.

De quel droit m'interroges-tu?... Parle donc à tout ce peuple; comme lui je veux du pain!

MURAT.

Est-ce que j'en ai, moi?... Vous en aurez tous demain, ce soir, peut-être; j'attends comme vous! Est-ce en forçant les boutiques que vous en aurez plus tôt?... (*Courant à Barbara, qu'il saisit.*) Quant à toi, tu es mon otage... et si quelqu'un veut te délivrer, il ne t'aura pas vivant!

Rumeurs.

BARBARA.

Eh quoi! vous ne me défendrez pas!

MURAT.

Silence!... c'est à la révolte que tu en appel-

les!... J'ai le droit de te punir, et je te punirai au milieu de la révolte elle-même!

Il le contient d'un bras ferme.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CASTAGNAC, LÉONARD, ANTOINETTE, MARIANNE, *puis* EMPLOYÉS *pour inscrire les volontaires.*

CASTAGNAC, *accourant.*

Eh! là-bas!... est-ce qu'il y a une révolution dans le pétrin, sacrodious?

MURAT, *à Renaud et à ceux qui l'entourent.*

Et vous qui êtes jeunes, courageux, sans doute, vous vous ameutez à la voix du premier venu!... Vous agitez cette ville où le calme renaissait!... Tandis que vos frères promènent au loin le drapeau victorieux de la France, vous usez votre énergie dans de coupables émeutes!... Vous désolez votre mère, la patrie, dont ils sont la gloire et l'orgueil!

RENAUD.

C'est vrai, nom d'un diable!

MURAT.

Que faites-vous ici?... vous devriez avoir un sabre à la main!... Le pain est rare à Paris; laissez-le aux femmes, aux enfans, aux vieillards; allez-en chercher en Allemagne, en Italie!... Celui-là, vous l'aurez gagné par la victoire!

RENAUD.

En route! En avant!... Il a raison!...

MURAT.

Partez soldats, vous reviendrez officiers!... Moi qui vous parle, je suis fils d'un aubergiste, et me voilà aide de camp du général Bonaparte!

CASTAGNAC.

A l'armée, sacrodious!

Roulement de tambours.

MURAT.

Tenez!... voici une liste de volontaires!... Qui veut se faire inscrire?

RENAUD, *et plusieurs voix.*

Moi! moi! moi!

CASTAGNAC.

Tout le monde, sacrodious!... Marianne, en route!... Nous vendons la boutique et nous filons!

LÉONARD, *à part.*

C'est le moment de se faire remarquer pour entrer dans les vivres... (*Haut.*) Messieurs les secrétaires, je vais vous aider...

MURAT, *désignant Léonard.*

Je vous demande la première inscription pour mon ami Léonard, de la Bastide comme moi!

TOUS.

Bravo! accordé!

LÉONARD, *effaré.*

Soldat! soldat!... Par exemple!

MURAT.

Tais-toi donc; tu ne peux pas reculer! (*Haut.*) Allons, enfans, nous nous retrouverons bientôt en Italie!

TOUS.

En Italie! en Italie!

Mouvement général. — Tambours, trompettes. — Un régiment arrive sur la place.

BARBARA, *à part.*

Je le retrouverai pour me venger!

CASTAGNAC, *à Marianne.*

Sacrodious!... Marianne, puisqu'il n'y a plus de farine, faudra vendre de l'eau-de-vie au troupier!

MARIANNE.

Cantinière!... Ça me va!

Mouvement général et animé. — Les Volontaires se groupe et se mêlent bientôt au régiment qui se met en marche.

Deuxième Tableau.

En Italie. — L'extrémité d'une plaine bornée au fond par une colline à travers laquelle serpente un chemin. — Nuit pendant tout ce tableau.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau il fait nuit; la scène est occupée par les lignes de l'armée autrichienne; çà et là des sentinelles.

UN GÉNÉRAL *et* UN COLONEL AUTRICHIENS, AIDES DE CAMP, SOLDATS *endormis*, FRANTZ, MULLER, HERMANN, *tous trois en sentinelle au premier plan;* ANTOINETTE, *en uniforme de trompette;* LÉONARD.

Le Général, le Colonel et les Aides de camp parcourent le théâtre, examinant avec attention. — Ils remontent la scène.

LE GÉNÉRAL.

Colonel, cette partie du camp est une de celles où j'ai remarqué le plus d'ordre et de vigilance... je vous en félicite, et je rendrai bon compte au général en chef Wurmser... Vos sentinelles sont bien attentives à leur poste, et la plupart des soldats que voilà ne dorment pas...

LE COLONEL.

Général, tout cela n'est pas uniquement l'effet de la discipline... Mon régiment sait que nous sommes sur la route qui mène à Plaisance, et...

LE GÉNÉRAL.

Je comprends... vos soldats sont préoccupés de

ce personnage qui, plusieurs fois, dans la nuit, a traversé nos lignes à la tête d'une vingtaine de cavaliers.

LE COLONEL.

Certainement il n'y a là aucun danger réel, aucune lutte dont le résultat soit à craindre... Mais cette audace inexplicable, cette poignée d'hommes qui se jette à travers une armée, sans que jusqu'à présent un seul soit tombé sous les milliers de balles qu'on leur envoie, tout cela a frappé l'imagination de nos soldats; il y a pour eux mystère et prodige...

LE GÉNÉRAL.

Oui... mais nous aurons bientôt, je l'espère, le mot de cette énigme ..Ceci cache sans doute quelque combinaison stratégique de nos ennemis... Depuis que le général Bonaparte a pris le commandement de l'armée française, la guerre a changé de forme et de caractère... Cet homme a des inspirations qui déroutent la science de nos meilleurs généraux... Et puis, ses principaux lieutenans le secondent avec un bonheur merveilleux... Murat, Lannes, Augereau, Lecourbe!... Allons, colonel; je passerai dans votre tente le reste de la nuit...

LE COLONEL.

On vous avertira aussitôt que l'envoyé que vous attendez sera arrivé...

LE GÉNÉRAL.

Bien... (*Ils vont pour sortir.*) Vous avez là des prisonniers?

Il désigne Léonard et Antoinette endormis.

LE COLONEL.

Deux seulement... Ils ont été pris, il y a quelques jours, dans une légère escarmouche.

Ils entrent dans une tente.

SCÈNE II.

ANTOINETTE, LÉONARD, FRANTZ, MULLER, HERMANN, SENTINELLES, SOLDATS.

FRANTZ.

Muller?

MULLER.

Eh bien?

FRANTZ.

Tu as entendu le général? il a parlé de l'homme au grand panache.

MULLER.

Oui, il a dit que ça devait être une espèce de fantôme...

HERMANN.

A l'épreuve du fer et du feu...

FRANTZ.

Tiens! ce n'est pas du nouveau, puisqu'on a tiré sur lui et sur sa troupe un canon à mitraille et que pas un n'a bougé...

MULLER.

Ce qu'il y a de certain, c'est que ça ne peut pas être une personne naturelle... Une créature de Dieu ne traverse pas comme ça toute une armée...

FRANTZ.

On dit que la dernière fois qu'il sont passés, le vieux Schmit, du régiment d'Esterazy, qui était en sentinelle avancée, n'a pas pu trouver la voix pour crier aux armes!... Et pourtant jamais de sa vie il n'avait eu peur!

MULLER.

Allons!... allons!... c'est de la magie, les balles n'y feront rien!... Tirez sur le diable, il ne fait que rire plus fort!... J'ai idée que ces deux prisonniers nous portent malheur!

FRANTZ.

Bah! il y en a un qui n'a pas l'air d'un soldat; l'autre est un trompette qu'on prendrait pour une jeune fille...

MULLER.

Deux fils du démon, peut-être!... Il y en a plus d'un dans l'armée française... Murat, par exemple, qui entre tout seul dans un carré, fend un homme d'un coup de sabre, et se retire tranquillement après avoir tué à droite et à gauche : est-ce un chrétien, ça?

FRANTZ.

Silence!... n'as-tu rien entendu?

MULLER.

Non!...

HERMANN.

On a crié aux armes!

FRANTZ.

L'homme au grand panache!...

On entend les cris; *Aux armes!* qui se répètent dans les lignes. — Coups de feu; mouvement dans le camp. — Les soldats qui sont en scène s'éveillent et se lèvent: quelques-uns prennent leurs fusils, d'autres expriment une frayeur superstitieuse. — Le Général et le Colonel sortent précipitamment de la tente.

LE GÉNÉRAL.

Soldats, visez juste!... un grade et deux cent florins à celui qui abattra le chef de cette troupe!

Mouvement tumultueux rapproché; bruit de chevaux et d'armes.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MURAT, CAVALIERS, LÉONARD, ANTOINETTE.

Murat paraît couvert d'un manteau qui lui laisse la liberté du mouvement; sa coiffure est surmontée d'un grand panache blanc; il frappe avec son sabre à droite et à gauche, et se fait passage à travers les soldats autrichiens. — Ses cavaliers le suivent en groupe serré. — On tire sur eux de tout côté. — Murat et sa troupe gagnent le chemin de la colline. — Murat se retourne tout-à-coup et revient sur ses pas.

UN CAVALIER.

Où allez-vous?

MURAT.

Je veux ce drapeau!

Il court à un drapeau, l'enlève aux soldats qui le défendent, et regagne le chemin de la colline. — Il disparaît avec sa troupe au milieu des coups de feu. — Le Général et le Colonel sont sur la colline. — Antoinette, pendant le tumulte, s'est trouvée sur le passage de Murat, et l'a reconnu. — Elle est venue à l'avant-scène, où elle est auprès de Léonard qui exprime une vive frayeur. — Le camp rentre peu à peu dans le repos.

ANTOINETTE, *à part.*

C'est lui!... c'est lui!... (*Haut, à Léonard.*) Vous l'avez reconnu?...

LÉONARD, *avec précipitation.*

Si je l'ai reconnu!... je n'avais pas besoin de le voir pour cela... Puisque ce n'était pas le diable en personne, ça ne pouvait être que Murat!

ANTOINETTE.

Je sais où il va!

LÉONARD.

Parbleu! vous savez tout ce qu'il fait!... Ah! ça, ma très-imprudente compatriote, tâchons un peu de ne pas faire de folies... Vous avez voulu vous faire soldat; c'est votre idée, vous étiez libre; accordé!... Moi, on m'a nommé soldat malgré mes réclamations, on m'a emballé pour l'Italie, et Murat allait me dégager du service militaire pour me faire entrer dans les vivres, lorsque les Autrichiens m'ont fait prisonnier de guerre, moi, ancien clerc de procureur!...Vous étiez ma voisine dans cette circonstance orageuse, et vous avez été appréhendée au corps en même temps que moi.

ANTOINETTE.

Oui... heureusement cette bonne Marianne a été sauvée par son frère...

LÉONARD.

Oh! pour celle-là, elle est cantinière, elle doit s'attendre à quelques petits inconvéniens... Bref, puisque nous pouvons causer un instant, je vous recommande la prudence... Ces gens-là ne se gênent pas pour vous gratifier d'une balle dans la tête... Tâchons de ne pas les indisposer mal à propos... Et là-dessus, bonne nuit, et que le ciel me transporte en songe dans mon étude de procureur!

Il s'éloigne.

ANTOINETTE, *qui l'a écouté avec distraction.*

Oui, c'est à Plaisance qu'il courait à travers les dangers!... Il faut qu'il l'aime bien, cette femme qu'il va chercher dans la ville assiégée, en passant au milieu de toute une armée!... Oui, il l'aime bien!... et moi?... Mais ai-je le droit d'avoir même de l'espérance!... Je ne voulais d'abord que me dévouer à lui silencieusement et sans penser à l'avenir... Eblouie par l'éclat qui l'environne, reconnaissante du secours qu'il m'avait porté à Paris, j'ai quitté pour le suivre, la France, où j'étais seule et abandonnée! Eh bien! je continuerai ma tâche obscure et mon entreprise toujours ignorée, peut-être. . Qu'importe.. je l'aime!

Elle va auprès de Léonard et s'assied à terre. — Des soldats réunis en groupes épars, causent à voix basse, d'autres s'endorment. Le Général, le Colonel et des Aides de camp descendent la colline et remontent la scène.

LE COLONEL, *au Général.*

Si cet homme renouvelle encore cette inconcevable tentative, nos soldats s'abandonneront à une terreur panique...

LE GÉNÉRAL.

Mais qui donc nous apprendra quel est cet homme ou plutôt ce démon?

BARBARA, *qui s'est avancé sans être aperçu du Général.*

Je vous le dirai, général.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BARBARA.

LE GÉNÉRAL.

Qui êtes-vous?

BARBARA.

L'envoyé du général Wurmser.

LE GÉNÉRAL.

Le mot de passe?...

BARBARA.

Autriche, Italie!

LE GÉNÉRAL.

C'est bien! (*Aux Aides de camp.*) Eloignez-vous, messieurs!... Restez, colonel. (*A Barbara.*) Parlez. Je vous reconnais maintenant; je vous ai vu à Roveredo.

BARBARA.

Oui, lorsque je portai à Wurmser un plan de bataille surpris au généralissime de l'armée française...

LE GÉNÉRAL.

Je sais que vous nous avez rendu des services... vous avez de l'intelligence...

BARBARA.

J'ai mieux que cela, j'ai de la haine... Ecoutez, général, car ce que je vais vous dire se lie étroitement à ce qui vous préoccupe, vous, le colonel, tous ces soldats que voilà... Il y a un an, à Paris, au milieu d'une sédition, un homme me fit sentir à la fois et sa main de fer et un sanglant affront! Grâce à lui, je descendis dans les prisons du Directoire, et j'en sortis avec cette soif de vengeance que vous inspire la solitude profonde des cachots... Il ne se souvient pas de moi, lui, tandis que je le suis pas à pas comme un infatigable chasseur!... C'est pour lui, encore plus que pour servir l'Autriche et l'Angleterre, que je me suis glissé de nouveau dans l'armée française!... A la destinée brillante de cet homme, j'ai uni dans l'ombre mon aventureuse destinée; c'est un duel où je veux qu'il succombe, et si je dois y périr, je ne demande qu'à le voir terrassé!... Cet homme, c'est Murat!... Murat l'intrépide, qui

fauche vos bataillons avec sa rapide cavalerie: Murat, qui passe à travers la mitraille comme s'il était invulnérable; Murat qui vient tout-à-l'heure de franchir les lignes de toute une armée, et qu'il faut tuer au retour!

LE GÉNÉRAL.

C'était lui!

BARBARA.

Oui; c'est à Plaisance qu'il est allé, à Plaisance que défendent deux régimens français enfermés dans ses murs... Il y a dans cette ville une femme dont la beauté a frappé Murat; c'est pour la revoir qu'il s'éloigne souvent de l'armée française et passe à travers les troupes du blocus!... Mais en même temps, par ce trait d'incroyable audace, il sert les projets militaires de Bonaparte, il vous trompe tous sur la véritable position qu'occupent vos ennemis... Il ne suit pas deux fois le même chemin, et toujours son entreprise est le signe que l'armée française a fait un mouvement qui reste inconnu pour vous!

LE GÉNÉRAL.

Avez-vous vu le général Wurmser?

BARBARA.

Oui, et c'est par son ordre que je viens vous apprendre que cette fois Murat n'a qu'un chemin devant lui, et ce chemin, le voilà!

LE GÉNÉRAL.

Ici?

BARBARA.

Ici!

LE GÉNÉRAL.

Et vous croyez que nous allons le revoir

BARBARA.

Je vous le promets.

LE GÉNÉRAL.

A la bonne heure!... Colonel, s'il passait encore impunément, je briserais mon épée!

BARBARA.

Il ne passera pas, général; le lion peut rugir et se défendre, mais il faudra bien qu'il tombe étouffé dans l'espace où nous allons l'enfermer.

LE GÉNÉRAL.

Venez, colonel; quelques ordres à voix basse, et puis toute la ligne sous les armes!... (*A Barbara.*) Et vous?

BARBARA.

Moi! je vous annoncerai son approche; fiez-vous à moi; je le verrai venir de loin.

Il se dirige vers le haut de la colline. Le Général redescend la scène avec le Colonel.

SCÈNE V.

LES MÊMES *dans le fond*, LÉONARD, ANTOINETTE.

Vers la fin de la scène précédente, Antoinette s'est glissée avec précaution près des personnages qui ne l'ont pas aperçue : elle a entendu les derniers mots qu'ils ont échangés. Au moment où ils se sont éloignés, elle s'est vivement dérobée à leurs regards.

ANTOINETTE.

C'est de lui qu'ils parlaient! ils l'attendent, et cette fois il ne saurait leur échapper!... Inspirez-moi, mon Dieu, et s'il faut que je meure, que ce soit en essayant de le sauver!... Aller à Plaisance, c'est impossible, et les portes de la ville ne s'ouvriraient pas devant moi. Non! ce n'est pas cela! Il faut que je passe à travers tous ces soldats, et que je me dirige vers l'armée française. Oui, tout-à-l'heure, on dirait qu'on apercevait là-bas le feu de ses bivouacs; je rencontrerai peut-être quelques éclaireurs. Allons! allons! Dieu me soit en aide!... (*Elle s'approche de Léonard.*) Léonard!

LÉONARD.

Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce que c'est? que voulez-vous?...

ANTOINETTE.

Écoutez!... Tout-à-l'heure il va se faire un mouvement à la faveur duquel nous pouvons nous échapper. Voulez-vous me suivre?

LÉONARD.

Vous suivre! nous échapper! Est-ce que c'est possible?

ANTOINETTE.

Nous pouvons essayer.

LÉONARD.

Je vous déclare que je ne veux pas essayer le moins du monde.

ANTOINETTE.

Mais nous pouvons tirer d'un grand péril Murat, votre ami!

LÉONARD.

Mon ami est un diable qui se tirera de partout, je le connais. D'ailleurs il aime le danger; il faut le laisser s'amuser à sa manière.

ANTOINETTE.

Mais la liberté?

LÉONARD.

La liberté? je la porte dans mon cœur, mais je ne veux pas aller la chercher à travers trente mille coups de fusil.

ANTOINETTE.

Eh bien! je pars.

LÉONARD.

Vous partez!... c'est le moment de vous souhaiter un bon voyage. Mais écoutez le conseil d'un ami, ancien clerc de procureur, qui connaît le code et les lois militaires... sitôt pris, sitôt fusillé!

ANTOINETTE.

Je pars, vous dis-je!

LÉONARD.

Mais vous allez me compromettre!

ANTOINETTE.

Silence!

Elle s'éloigne avec précaution à travers les soldats endormis. Coups de feu.

LÉONARD.

Ah! la malheureuse! puisse-t-elle réussir!... (*Criant.*) Elle est partie seule!... je n'en suis pas!... je suis au milieu de vous!... Enchaînez-moi si vous voulez!...

Roulement de tambours. Vive agitation.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BARBARA, LE GÉNÉRAL, LE COLONEL, LÉONARD; *puis* MURAT, CAVALIERS FRANÇAIS.

BARBARA, *du haut de la colline.*

Général, le voici!

LE GÉNÉRAL.

Soldats, à vos rangs! Cet homme qui va passer, c'est Murat! qu'il soit à nous mort ou vivant!...

Murat paraît au haut de la colline, suivi de ses cavaliers. Ils s'arrêtent.

MURAT.

Allons, mes braves, le passage est bien gardé, mais il faut le franchir... Reculer, jamais!... En avant, toujours!...

LE GÉNÉRAL, *à Murat.*

Rendez-vous!

MURAT, *riant.*

C'est ce que j'allais vous dire, foi de Gascon!

LE GÉNÉRAL.

Feu!

MURAT.

Attendez! nous sommes trop loin!...

Il s'élance, suivi de ses cavaliers. Mêlée. Combat. Coups de feu hors de la scène.

LE GÉNÉRAL.

Que se passe-t-il donc là-bas?

ANTOINETTE, *accourant.*

Murat, Murat! votre cavalerie!

MURAT.

Ma cavalerie!... Ah! le diable m'emporte, ceci va devenir une bataille!... Ma cavalerie!... mais il faut que j'aille me mettre à sa tête! et j'irai!...

Il traverse les rangs ennemis. Arrivée de la cavalerie française. Combat. Défaite des Autrichiens.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, CASTAGNAC.

CASTAGNAC.

Sacrodious! encore une bonne soupe de trempée aux Autrichiens!... (*A Murat.*) Dis donc, mon général, sans vous tutoyer, ça me va peu de te voir promener pour ainsi dire tout seul à travers trente mille hommes!...

MURAT.

Allons! vous êtes venus à propos. Mais qui vous a avertis?

CASTAGNAC.

La petite payse donc!

MURAT.

Antoinette!

LÉONARD, *s'avançant.*

C'est moi qui lui en ai donné le conseil!

MURAT.

Où est-elle?

LÉONARD.

La voici!... Venez donc, ma charmante camarade de captivité!...

MURAT.

Comment! sous cet uniforme!... Mon enfant, je vous dois peut-être la vie!...

ANTOINETTE.

A Paris vous m'avez sauvé l'honneur.

Cris, acclamations.

MURAT.

Qu'y a-t-il?

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, UN AIDE DE CAMP.

L'AIDE DE CAMP.

Général, je suis envoyé auprès de vous par le commandant en chef de l'armée d'Italie.

MURAT.

Parlez!

L'AIDE DE CAMP.

Un armistice vient d'être conclu.

MURAT.

Diable! nous allons nous ennuyer!...

L'AIDE DE CAMP.

Vous devez partir pour Paris.

MURAT.

Quitter l'armée!...

L'AIDE DE CAMP.

Le général en chef vous a choisi pour porter au Directoire les drapeaux conquis sur les Autrichiens.

MURAT.

A la bonne heure! je remercie Bonaparte!... je suis sûr d'être bien reçu en France, car je porte à notre patrie le présent le plus digne d'elle.

CASTAGNAC.

Sacrodious! je serais flatté d'être de la procession!...

MURAT.

Pourquoi pas? Tu porteras un drapeau.

CASTAGNAC.

Et si on veut y toucher en chemin, je le défendrai vivement, quand même il faudrait l'avaler, sacrodious!...

MURAT, *tirant à part Antoinette.*

Et vous, mon enfant, vous ne voulez pas revoir la France? Venez! je veillerai sur vous!...

ANTOINETTE.

Merci, général. J'ai quitté notre pays pour longtemps, pour toujours peut-être!... Je suis orpheline, seule au monde; au milieu des hasards de la guerre, je songe moins à des malheurs passés, et je remplis une tâche que je me suis imposée!...

MURAT, *riant.*

Allons! une tête du midi!...

ANTOINETTE, *à part.*

M'éloigner! non, car il reviendra bientôt.

L'AIDE DE CAMP.

Général, voici les drapeaux confiés désormais à la garde de votre cavalerie.

Vingt-et-un cavaliers arrivent portant des drapeaux.

MURAT.

Enfans, il y en a vingt-et-un, et pour faire un échange avec tout cela, les ennemis n'ont pas pris un seul drapeau tricolore!...

Les tambours battent, les trompettes sonnent; Murat se met à la tête de sa cavalerie, suivi des hommes qui portent les drapeaux. On les voit monter le chemin de la colline, tandis que la musique fait entendre une marche guerrière.

Troisième Tableau.

En Égypte. — Une salle dans un palais; un divan.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALI, ESCLAVES, *puis* CASTAGNAC.

ALI.

Ayez soin qua tout le palais soit digne du maître qui l'habite et que la guerre nous a donne... C'est un redontable liautenant du sultan Kébir, du grand Bonaparte .. il va ravenir d'une expédition aux bords du Nil...

UN ESCLAVE.

Ali, on dit que Murat va se mesurer avec la chef des Mamelouck...

ALI.

Allah la sait... Gloire à lui!... c'est par sa volonté qua les Français ont fondn sur l'Égypte... Dieu est grand!... malheur à celui qui leur résiste!... Les Mamelouck pesaiant sur cette terra sacrée; leur moment fatal est peut-être venu... Allez!...

Ils vont pour sortir, et saluent Castagnac qui entre.

CASTAGNAC.

Salnt et civilité, mes petits mamamouchis!.... (*Les Esclaves sortent. A part.*) Ah ça, depuis que nous sommes dans ea brûlant pays d'Égypte je vois beaucoup de particuliers en pantalon, mais ja cherche en vain des odalisques... ça m'irait d'en trouver, sacrodious!... (*Haut.*) Citoyen Turc!...

ALI, *s'inclinant.*

Qu'ordonnes-tu?

CASTAGNAC.

Ça va-t-il, ça va-t-il?

ALI.

Nous sommes prêts à recevoir le redontable Murat.

CASTAGNAC.

Vous jouirez bientôt da sa présenca : il est allé savonner plusieurs mille hommes; ça ne sera pas long... Il va revenir dans cette cassina où nous bivouaquons depuis une quinzaina, assez agréablement, ja m'en flatte!... Ah ça, nous attendons pås mal de monde, des généraux, des marins, des fournisseurs, le diable et son tralu!

ALI.

Le palais est vaste, et tous y trouveront leur place.

CASTAGNAC.

Et je te réponds qu'ils vous montreront la manière de boire du vin, laquelle liqueur vous est défendue par ordre du jour du ci-devant Mahomet.

ALI.

L'ancien maître de ce palais, Soliman, a laissé s'accumuler dans les caves les vins les plus généreux.

CASTAGNAC, *à part.*

Je parie que ce vieux biberon-là s'en repasse comme un véritable templier... je lui pardonne!... (*Haut.*) Ah ça, dis donc, citoyen Turc, il paraît que ce Soliman que nous avons fait déménager avant la terma était un gaillard assez porté vers les jolies femmes, hein?

ALI.

Il avait un magnifique sérail.

CASTAGNAC.

A lui tout seul?

ALI.

Soixante houris!

CASTAGNAC.

A lui tout seul?

ALI.

Oui.

CASTAGNAC.

Sacrodious! polisson de Turc!... Et où les mettait-il, les syrènes?

ALI.

Par là, au bout de cette galerie.

CASTAGNAC.

Et qui est-ce qui montait la garda près de ce bivouac volcaniqua et incendiaire?

ALI.

Moi.

CASTAGNAC.

Ah! ja comprends! infortuné!... Dis donc, citoyen Turc, est-ce que par hasard il n'en serait pas resté du tout, da ces odalisques? histoire da les voir seulement et de leur dira, bonjour, comment vous portez-vous?

ALI.

Non... Soliman les a toutes emmenées au camp de Mourad-Bey.

CASTAGNAC.

Ton Soliman est un rien du tout!... (*A part.*)

C'est pour le coup que je veux en être quand on ira chauffer le camp de Mourad-Bey!... pourvu qu'ou n'y aille pas sans moi!... ça ne serait pas gentil è mon ami Murat, qui m'a laissé ici comme un véritable portier... Ma sœur Marianne a plus de chance; elle l'a suivi en qualité de vivandière!... (*Bruit au dehors.*) Holà! hé!... qui est-ce qui arrive?... Murat?... (*Regardant par une fenêtre.*) Non... des particuliers de toute espèce... Sacrodious! Léonard aussi!... en voilà un qui doit être content : il est entré dans les riz-pain-sel!... (*Son de trompette.*) Bon! à mon poste!... Salut, citoyen Turc!

Il sort.

SCÈNE II.

ALI, LÉONARD, ANTOINETTE, OFFICIERS, MATELOTS, EMPLOYÉS AUX VIVRES.

ALI.

L'ordre du chef est qu'on attende dans cette galerie... (*A Léonard, qui reste immobile tandis que les autres se dirigent vers la galerie.*) Eh bien?

LÉONARD.

Soyez tranquille, je prends tout sur moi; je suis un ami du général Murat!... (*Ali s'incline.*) Le plus souvent que je ne serai pas là au moment de son arrivée; on ne manque pas les bonnes occasions quand on a été clerc de procureur!... (*A Antoinette, qui va entrer dans la galerie.*) Eh bien! vous ne restez pas?

ANTOINETTE.

Non.

LÉONARD.

Vous ne voulez pas voir, avant les autres, notre intrépide compatriote?

ANTOINETTE.

Je n'ai rien à lui demander.

LÉONARD.

Ah!

ANTOINETTE.

Et je vais rejoindre... mes camarades.

LÉONARD.

Oui, les matelots du brick l'*Oreste*, parmi lesquels vous vous êtes enrôlée... Il paraît que vous avez préféré le service de mer au service de terre?

ANTOINETTE.

Vous aussi?

LÉONARD.

Moi?... je suis aspirant fournisseur, voilà mon caractère officiel... Depuis que nous avons quitté cette Italie où nous fûmes compagnons de captivité, est-ce que vous avez toujours vécu sous le drapeau ou le pavillon?

ANTOINETTE, *sortant.*

Toujours.

SCÈNE III.

LÉONARD, *seul.*

Elle prend les allures du véritable marin... Cette jeune fille renonce à toutes les habitudes de son sexe, y compris le bavardage..... Ah ça, nous voici en Égypte, et je me flatte que Murat m'y placera selon son pouvoir et ma capacité... Je commence à me trouver peu à mon aise sur ces bâtimens de transport que les vaisseaux ennemis poursuivent avec un acharnement ridicule... En second lieu, j'ai pour chef un particulier qui m'inspire fort peu d'affection... Ce Barbara vous regarde toujours comme s'il allait vous condamner à mort!... Barbara! quel diable de nom! Si j'en avais un pareil, je n'oserais jamais demander un passe-port... Enfin, c'est mon chef; Murat a confiance en lui; je me garderai bien de m'en faire un ennemi... il faut être prudent et ne pas oublier qu'on a été clerc de procureur... (*Roulement de tambours, bruit de trompettes, cris, acclamations au dehors.*) Voici Murat!... il faut que je lui rende les honneurs et que j'aille au devant de lui!

Il sort; les personnages qui étaient entrés dans la galerie vont au devant de Murat. Barbara écarte une portière, les regarde tous s'éloigner, et vient en scène.

SCÈNE IV.

BARBARA.

Il revient!... toujours vainqueur, toujours heureux!... Sa fortune brillante, inouïe, renverse tous mes desseins, anéantit toutes mes entreprises... Mais il ne m'aura donc servi de rien de m'attacher à ses pas, de semer sa route d'embûches!... J'ai pénétré jusqu'à lui, j'ai eu sa confiance, et toujours il a échappé à ce réseau fatal où je voulais l'envelopper!... Et pourtant ma haine veille sans cesse; je l'ai suivi avec persévérance partout où l'ont conduit la guerre et les révolutions... jamais il ne m'a soupçonné, jamais ses souvenirs ne l'ont ramené à ce moment où le hasard nous mit autrefois en présence... Le hasard!... me servirait-il cette fois?... Le jeune musulman que j'ai pris à mon bord dans la rade d'Alexandrie, il est ici, il veut voir Murat, lui parler!... Non, je ne m'y trompe pas; c'est un de ces fanatiques armés pour cette lutte désespérée que les imans appellent le combat sacré... Une lutte au poignard et qui menace les principaux chefs de l'armée française!.... Eh bien! je veux que cet homme voie Murat sans témoins; car, je l'ai deviné, moi!.... Murat dédaigne toutes les précautions de sûreté; le musulman arrivera facilement jusqu'à lui; mais lorsqu'il sera seul..... (*Ecartant la portière.*) C'est cela!

SCÈNE V.

BARBARA, CASTAGNAC, LÉONARD, ANTOINETTE, OFFICIERS, SOLDATS, MATELOTS, MUSULMANS, *puis* MURAT, MARIANNE.

CASTAGNAC, *entrant des premiers.*

Allons, sacrodions! restez la puisqu'il le veut; mais pas de bruit!... il est blessé.

BARBARA, *s'avançant vivement.*

Blessé?

ANTOINETTE.

Blessé, mon Dieu!... (*Regardant à l'entrée.*) Ah! le voici!

MURAT, *entrant avec Marianne.*

Bonsoir, mes enfans, bonsoir!... Te voilà, Castagnac?

CASTAGNAC, *avec humeur.*

Oui, me voilà!... faut-il pas que le portier soit à la maison tandis que les autres vont faire le charivari et recevoir des atouts?

MURAT.

Allons, tu as de la rancune; tu ne pouvais pas marcher sans ton régiment.

CASTAGNAC.

Si tu avais voulu, avec ta protection!... il n'y a pas de risque, sacrodious!

MURAT.

Bientôt, bientôt!... Ah! Léonard?

LÉONARD.

Toujours ce courage inconsidéré?... Ah ça, mais quand on est général on pourrait, ce me semble, laisser faire les autres.

MURAT.

Un général doit marcher en avant le premier et se retiror le dernier... Voilà bien des reproches pour une égratignure!... Demain, mon bras aura repris toute sa force..... Ah ça, mais est-ce que je dois me plaindre?... Depuis que je fais la guerre, c'est la seconde blessure que je reçois!

CASTAGNAC.

Oh ça, si le bon Dieu était juste, vu la manière dont il y va, il en serait couvert du haut en bas, de blessures!

MURAT.

Merci, Castagnac!

CASTAGNAC.

Ah ça, mais comment ça s'est-il passé puisque nous étions enfermés ici comme des invalides?

MURAT.

Eh! pardieu, mon pauvre Cartagnac, tu sais bien que j'ai voulu dégager la forteresse de Laffel que les Turcs allaient prendre... j'y ai réussi, mais au moment d'entrer dans la place...

MARIANNE.

Vous allez vous fatiguer.

MURAT.

Parle donc, Marianne, puisque tu ne m'accordes pas la parole.

MARIANNE.

Eh bien! le général a reçu le coup de sabre mal à propos, pour rien, pour cette plume que voilà.

Elle montre une plume de panache.

CASTAGNAC.

Une plume!

LÉONARD, *examinant la plume.*

Dam! ça me paraît avoir quelque valeur.

MARIANNE, *à Léonard.*

Est-ce que vous seriez allé la chercher à travers les coups de sabre et les coups de fusil?

LÉONARD.

Je déclare que j'y aurais renoncé.

MARIANNE.

Ç'a été un rude moment, et plus d'un brave y est resté!... Nous touchions à la porte de la forteresse, et le général se trouvait au milieu d'une troupe d'ennemis qui allaient, je crois, l'emporter lui et son cheval... Je ne sais comment il s'y est pris, mais il s'est fait passage au travers, et il rentrait dans les rangs, lorsque cette plume s'est détachée de son panache et est tombée parmi les Turcs... Il n'a pas voulu la leur laisser; il est retourné sur ses pas, seul, comme un furieux, et il a reçu un coup de sabre au moment où il l'arrachait à un Turc qui s'en était emparé.

MURAT.

Mais tu ne dis pas que Mourad-Bey demandait cette plume comme un trophée de victoire, et c'est à toi que je l'ai donnée, Marianne.

MARIANNE.

Eh bien! je ne la mettrai pas sur ma tête, mais là toujours!

Elle place la plume sur son sein.

MURAT.

Je vous réponds qu'on ne la lui prendrait p facilement.

MARIANNE.

Pardi! est-ce qu'on peut avoir peur quand vous voit courir en riant à travers les balles? Il me semble maintenant que j'ai toujours vé sur les champs de bataille!...

CASTAGNAC.

Sacrodious!...

MURAT.

Allons! allons! la forteresse de Laffel est dé gée; et Mourad-Bey était là, Mourad-Bey le di chef de ces Mamelouks, la première cavalerie monde!...

CASTAGNAC.

De quoi! de quoi! la première!...

MURAT, *aux Officiers.*

Messieurs, demain vous prendrez dans ma valerie les postes auxquels vous avez été app Musulmans, vous êtes libres dans le palais!.. ne sommes pas en Égypte comme des ma mais comme des libérateurs, et nous venons soustraire à la tyrannie des Mamelouks!... de braves marins qui approvisionnent l'arm passant à travers les escadres ennemies!. *Barbara.*) Vous voilà, capitaine?

BARBARA.

Je suis venu prendre vos ordres, général.

MURAT.

Vous êtes brave, intrépide ; mais vous avez pour ainsi dire encouru la disgrâce du général en chef.

BARBARA.

Pourquoi ?

MURAT.

Approchez !... (*Il lui parle à part.*) Vous avez outrepassé les ordres reçus en levant une contribution sur les fellahs de Rhamanié.

BARBARA.

Mais, général, je voulais vous exposer ma conduite. On dit que plusieurs chefs de l'armée française ont cru devoir profiter de ces contributions, et...

MURAT.

Assez, monsieur ; je ne veux pas croire qu'un seul de mes camarades fasse fortune autrement que par le droit chemin !... Quant à moi, je ne veux la devoir qu'à mon sabre et à mes services.... Si jamais je retourne riche dans le village d'où je suis sorti pauvre, je tiens à porter la tête haute comme sur le champ de bataille !... Allons, je mets tous cela sur le compte de votre zèle pour moi, et je me charge de parler de vous à Bonaparte !... Continuez de bien servir ; ma protection ne vous manquera pas. (*Lui tendant la main.*) Sans rancune !...

BARBARA, *à part, après avoir pris la main de Murat et s'être incliné.*

Il échappera donc à tous les piéges !... (*Au moment où il va se mêler au groupe, un jeune Musulman s'avance, un rouleau de papier à la main, et va vers Murat. Le retenant, et à voix basse.*) Plus tard !...

Tous deux échangent un regard rapide, et paraissent se comprendre. Barbara lui montre la portière qu'il écarte. Ce jeu muet n'est remarqué d'aucun autre personnage.

MURAT.

A demain !... Léonard, tu déjeuneras avec moi.

LÉONARD.

Je ne m'y oppose pas !... (*A part.*) Bonne occasion pour me pousser dans les vivres !...

CASTAGNAC.

En route !... Je vais voir s'il fait plus frais à la cave que par ici.

MURAT.

Marianne, je te promets de suivre ton ordonnance. Dans quelques instans je me mettrai sur ce divan, et j'y resterai tranquille.

MARIANNE.

Nous verrons bien !...

Murat sort par une porte latérale ; les autres personnages sortent par le fond ; au moment où Marianne va s'éloigner, Antoinette l'arrête.

ANTOINETTE.

Marianne !

MARIANNE.

Antoinette !

SCENE VI.

ANTOINETTE, MARIANNE.

MARIANNE.

Vous ici ! et vous ne m'avez rien dit ; je ne vous ai pas vue. Vous n'avez pas parlé à Murat ?

ANTOINETTE.

Non !... Je me suis cachée dans la foule.

MARIANNE.

Mais embrassez-moi donc ! il y a si long-temps que je ne vous ai vue !...

ANTOINETTE.

Bonne Marianne !...

MARIANNE.

Ah çà ! mais vous êtes retournée à Cahors depuis que nous nous sommes quittées en Italie ?

ANTOINETTE.

Oui, je suis allée recueillir le dernier soupir de mon père, mon père qui en mourant m'a consolée de son indifférence passée en me pressant dans ses bras.

MARIANNE.

Pauvre Antoinette !... Et vous voilà parmi des matelots ; vous avez pris goût à la guerre, à ce qu'il paraît !... Mais vous ne partirez pas comme ça ; je vais dire au général...

ANTOINETTE.

Marianne, je voulais le voir, je l'ai vu, mais je ne veux pas lui parler.

MARIANNE.

Et pourquoi donc ?

ANTOINETTE.

Pourquoi ? parce que Murat est maintenant un de ces hommes dont le nom retentit en Europe, parce que je ne suis rien auprès de lui, moi, rien qu'une pauvre fille dévouée, folle, qui ne demande qu'à vivre ignorée, au milieu des périls, car au milieu des périls je puis disparaître, je puis... Tu n'as donc pas deviné que j'ai consacré toute mon existence à le suivre, à veiller sur lui, à l'aimer ?

MARIANNE.

Ah ! pauvre enfant !...

ANTOINETTE.

Tu comprends maintenant pourquoi je veux qu'il ignore que je suis là. Oh ! je sais bien qu'il n'abuserait pas de ce vertige qui m'entraîne !... Mais je n'oserais plus le regarder, je n'oserais plus m'attacher à ses pas ; je n'ai au monde que ce bonheur-là, je ne veux pas m'en priver !...

MARIANNE.

Ah çà ! je ne puis pas vous faire de reproches, moi !... Heureusement je l'aime comme un camarade, voilà tout ! Mais je comprends qu'il tourne la tête aux femmes, et je vous plains de tout mon cœur !... Il faudra vous guérir, mon enfant !...

ANTOINETTE.

Dieu le veuille !...

MARIANNE.

Voici Murat !...

ANTOINETTE.

Sortons !... Marianne, je pars demain, je veux le voir encore, mais sans être vue !...

MARIANNE.

A la bonne heure ! cela sera moins dangereux ! Venez ! par ici !...

Elles sortent.

SCÈNE VII.

MURAT, *seul.*

Je crois, ma foi, que je dormirai bien un peu !... (*Regardant par une fenêtre.*) Voila ce fou de Castagnac qui va encore d'une sentinelle a l'autre; il lui semble qu'on va m'enlever comme une jeune fille, et qu'il faut me garder comme si j'étais roi !... (*Il se met sur un divan.*) Allons, décidément cette blessure ne m'empêchera pas de monter au plus tôt a cheval et de courir sur ces rassemblemens d'Arabes qui veulent rejoindre Monrad-Bey... Je ne tarderai pas à rencontrer les Mameloucks. J'ai promis à Bonaparte qu'ils ne dépasseraient pas les pyramides de Giseb, et je lui tiendrai parole... Je les rejetterai dans le désert !... Si je proposais à Mourad un combat singulier? Bonaparte se fâcherait peut-être ! je ne voudrais pas lui déplaire; il est la tête de l'armée, nous n en sommes que le bras !... (*Il commence à s'endormir.*) Qui m'aurait dit, il y a encore peu d'années, que j'irais un jour en Égypte, et comme général !... général !... Il doit y avoir a la Bastide des gens qui ne veulent pas le croire !... Je voudrais y retourner, ne fût-ce que pour un jour !... Je les reverrais tous avec plaisir, la-bas, chez mon père, dans l'auberge... Savons-nous ce que nous deviendrons? nous ferons peut-être le tour du monde sous les ordres de Bonaparte !... (*Il s'endort.*) Bessières, Kléber, qui arrivera le premier, là-bas, dans les carrés ennemis?... Ce diable de Mourad ! Nous avons le même nom ! Mourad !...

SCÈNE VIII

MURAT, *endormi*, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Il dort !... (*Elle s'approche et le regarde.*) Son bras !... (*Elle change son bras de place avec précaution.*) Il ne s'inquiète pas de cette blessure ! non, elle n'est pas grave. Et d'ailleurs, que lui importe, à lui si courageux !... Demain il ira chercher de nouveaux dangers, une gloire nouvelle !

MURAT, *rêvant.*

A Cabors, à Cahors !... Antoinette !...

ANTOINETTE.

Mon nom, mon nom dans ses rêves !...

MURAT.

Bonaparte, cette jolie enfant est ma nièce... oui, Antoinette...

ANTOINETTE.

Ah !... (*Elle se tait.*) Allons, allons, j'emporterai du moins un peu de bonheur, un souvenir ! Et puis encore, oui, cela !... (*Elle coupe avec un poignard un morceau du linge qui enveloppe le bras de Murat.*) Éloignons-nous ! il le faut !... (*Pendant qu'elle était agenouillée, le Musulman est entré par la portière ; il a examiné avec attention, a rampé et se trouve auprès du divan. Il a un poignard à la main, et se dresse avec fureur.*) Cet homme !... Au secours !...

Le Musulman la renverse et se précipite sur Murat, qui s'est levé du divan, et le terrasse d'un bras vigoureux.

MURAT.

Malheureux !

ANTOINETTE.

Au secours !

Barbara arrive rapidement par la portière et court à Murat. Il regarde au fond et voit accourir des soldats. Il fait un geste de rage concentrée, saisit le Musulman et le relève.

SCÈNE IX.

MURAT, BARBARA, LE MUSULMAN, SENTINELLES, SOLDATS, ANTOINETTE, *puis* CASTAGNAC, LÉONARD, MARIANNE.

Barbara a conduit le Musulman jusque auprès de la portière.

LE MUSULMAN, *à Barbara.*

Eh bien ! ne m'as-tu pas dit...

BARBARA.

Misérable !

Il frappe de son poignard le Musulman, qui tombe.

MURAT.

Barbara, il appartenait à la justice...

BARBARA.

Général, justice est faite !

CASTAGNAC

Approuvé, sacrodious !

LÉONARD.

C'est infâme ! Je ne serai pas tranquille qu'on ne les ait tous exterminés !

MURAT.

Allons donc ! c'était un fou, un fanatique !... Barbara, vous êtes accouru le premier à mon secours, merci !... Mais qui donc était là, près de moi, et m'a mis en garde contre l'assassin?

MARIANNE, *à Antoinette.*

C'est vrai ! je le dirai, je veux le dire !

ANTOINETTE.

Silence, Marianne ! je vous en supplie ! ne gâtez pas mon bonheur !...

CASTAGNAC.

Personne ne dit mot, personne ne répond, sacrodious ! il n'y a pourtant pas de quoi faire le mort !...

MURAT.

C'est singulier !...

Bruit au dehors. Roulement de tambours, son de trompettes.

UN AIDE DE CAMP.

Général, un envoyé de Mourad-Bey !

MURAT.

Qu'il vienne ! qu'il vienne !

LÉONARD.

C'est peut-être de ce côté-là qu'est venu le scélérat !

MURAT.

Non ! non ! nous avons affaire à un noble ennemi, et je crois à sa loyauté comme à son courage !

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'ENVOYÉ DE MOURAD-BEY.

MURAT, *à l'Envoyé.*

Musulman, tu es le bienvenu parmi nous ; Mourad-Bey est un guerrier dont nous avons appris à connaître la valeur.

L'Envoyé s'incline profondément et remet un papier à Murat.

MURAT, *lisant.*

« Mourad, bey des Mameloucks, à Murat, chef » des cavaliers francs. — Dieu est grand et Ma» homet est son prophète. Je t'envoie ceci en té» moignage de mon admiration pour ta valeur, et » de mon estime pour ta générosité. La destinée » a voulu que notre nom fût le même, et que » nous fussions rivaux sur le champ de bataille, » toi pour la conquête, moi pour la défense d'une » terre sacrée. Je m'honore de t'avoir pour en» nemi, et si la paix unissait nos mains et nos » bannières, je marcherais à côté de toi, le cœur » rempli d'orgueil et d'un sentiment fraternel. » Mais le noir génie de la guerre est entre nous, » et c'est pour combattre que nous devons nous » rencontrer. Or, avant que la fatalité ne décide » cette grande querelle qui tient les regards du » monde fixés sur l'Égypte, avant qu'un de nous » deux peut-être ne descende, abattu par le cime» terre, dans l'empire d'Allah, dont la mort ouvre » les portes redoutables, j'ai songé qu'il serait » bon de nous voir l'un à côté de l'autre, réunis » par une douce hospitalité. Si tu veux venir sous » ma tente, aux bords du Nil, je t'y recevrai » comme un frère, et tous ceux qui m'entourent » seront fiers de te regarder. Prends cinquante ca» valiers, et j'aurai cinquante Mameloucks. Nous » verrons s'envoler quelques heures au milieu des » soins de l'amitié, et plus tard, si la fatalité » nous épargne, nous mêlerons ce doux souvenir » à nos souvenirs de sanglantes batailles. Qu'Allah » et le Prophète étendent sur toi l'ombre de leur » faveur et les trésors de leur bienveillance ! »

LÉONARD.

S'il m'est permis de donner un conseil, je m'y fierais tout juste ce qu'il faut pour ne pas y mettre le pied.

MURAT, *à l'Envoyé.*

Je remercie Mourad de son message, et je lui porterai moi-même ma réponse... Je serai fier de m'asseoir à ses côtés !... Mais je n'ai pas besoin d'une escorte pour visiter un aussi noble ennemi : j'irai seul sous sa tente, et c'est vous qui me conduirez.

CASTAGNAC, *à part.*

Seul, sacrodious ! je le lui défends !...

L'Envoyé s'incline profondément. Tous les personnages sortent.

Quatrième Tableau.

Aux bords du Nil. — Une digue du fleuve. Sur le rivage, la tente de Mourad-Bey et le camp des Mameloucks. Dans le fond, les pyramides de Giseh.

SCENE PREMIERE.

Au changement, Mourad, qui vient de visiter les bords du fleuve, descend de cheval, et les Mameloucks l'entourent, ainsi que les almées et des esclaves.

MOURAD, MAMELOUCKS, ALMÉES, ESCLAVES.

MOURAD.

Enfans du prophète, je veux que mon hôte soit reçu comme le serait le sultan lui-même, s'il daignait visiter le tente de son humble serviteur... Vous traiterez en frères les cavaliers qui doivent l'accompagner... Il faut donner à Murat une hospitalité qui soit digne de lui, digne de nous et de cette terre sacrée ! S'il lui plaît de commander, soyez prompts à lui obéir... souvenez-vous que vous l'avez admiré sur vingt champs de bataille, et que moi, votre chef, je suis fier qu'on me regarde comme son rival !...

UN MAMELOUCK.

Seigneur, voici ton envoyé qui revient, suivi d'un cavalier...

MOURAD, *se levant et après avoir regardé.*

C'est lui, c'est Murat ! seul ! sans escorte ! (*A haute voix.*) Mameloucks, rengez-vous sur son passage, et qu'on porte devant lui notre sainte bannière !

Mouvement général ; les Mameloucks se rangent en haie ; Murat passe au milieu d'eux, tandis que Mourad va audevant de lui.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MURAT.

MOURAD.

Sois le bienvenu parmi nous... Et tes cavaliers?...

MURAT.

Je n'avais pas besoin de gardes, les tiens sont là!...

MOURAD, *lui donnant la main.*

Merci!

MURAT.

J'ai souvent désiré te rencontrer, Mourad; grâce au ciel, c'est en amis que nous sommes l'un près de l'autre, pour la première fois!

MOURAD.

On aime moins la guerre quand on songe que ces mains si étroitement unies doivent s'armer pour donner la mort.

MURAT.

Eh bien! qu'importe si, vainqueur ou vaincu, on acquiert cette double couronne, honneur et renommée!...

MOURAD.

Oui, tu dis vrai; c'est ainsi que, comme toi, on jette à l'avenir un nom retentissant!... C'est en parlant ainsi que tu entraînes à la gloire les soldats de la France!

MURAT, *se tournant vers les Mameloucks.*

Ils sont dignes de combattre les tiens!... Bonaparte l'a dit : les Mameloucks, c'est la première cavalerie du monde! (*Aux Mameloucks.*) C'est un beau spectacle que de vous voir franchir l'espace, courbés sur vos chevaux qui effleurent à peine le sable de vos déserts!

MOURAD.

Tu vas leur donner de l'orgueil!...

MURAT.

Et lorsque emportés comme par un ouragan, vous courez sur nous, le cimeterre levé, il nous faut bien serrer nos rangs pour résister à vos attaques fougueuses...

MOURAD.

Oui, mais souvent la foudre elle-même s'émousserait contre les impénétrables carrés de votre infanterie... Mais, dis-moi, quel est donc cet homme qui vous commande, ce Bonaparte, qui est venu dans notre Orient, semblable au Dieu de la guerre? Ce fleuve sacré, ces pyramides séculaires, n'ont jamais vu de conquérant enchaîner comme lui la victoire à son char... Nous avons subi des revers, essuyé des défaites, mais nous pouvons dire, pour consoler notre fierté, c'est la fatalité qui le conduit!

MURAT.

Non, Mourad, c'est le génie!... Il s'est élevé au milieu de nous comme un météore, et nous l'avons suivi aux bords du Nil, comme nous le suivrions aux limites du monde!... Notre patrie gémissait, abandonnée à de sanglantes divisions; il l'a consolée en lui montrant la gloire, et il nous a entraînés sur ses pas, dociles à sa parole, émerveillés de sa puissance!... C'est ainsi que naguère il a soumis l'Italie et dispersé plusieurs armées, avec des soldats qui marchaient pieds nus et les vêtemens en lambeaux!... C'est ainsi qu'il nous a précipités sur l'Egypte, et que, d'Alexandrie aux bords du Jourdain, il a inscrit sur notre drapeau autant de victoires qu'il a livré de combats! Mourad, il ne pouvait rencontrer de plus braves adversaires que vous tous! Quoi qu'il advienne, c'est assez pour votre gloire d'avoir lutté avec lui; car, ainsi que l'a dit Kléber, cet homme est grand comme le monde!

MOURAD.

Eh bien! notre destinée est aux mains d'Allah; mais nous voulons rester dignes de nous mesurer avec des guerriers tels que Bonaparte, et que toi, Murat!... Que ne pouvons-nous marcher ensemble sous la même bannière!... Puisque le sort nous a faits ennemis, soyons au moins frères pour quelques heures! estimons-nous toujours!... Viens! Je veux que tu choisisses parmi mes armes celles qui pourront te plaire... Bientôt ces Almées formeront devant toi les danses de notre patrie... ton passage parmi nous restera dans notre mémoire : puisses-tu garder le souvenir de notre hospitalité!... Viens!

Ils vont vers le fond de la tente, soulèvent des rideaux et disparaissent.

SCÈNE III.

CASTAGNAC, MAMELOUCKS, ALMÉES.

CASTAGNAC.

Salut, Mameloucks; je suis l'ami du général Murat; je viens me promener avec lui... (*Les Mameloucks le suivent.*) En voilà un de bivouac qui est un peu soigné!... Sacrodious!... les odalisques, les véritables odalisques!... Excusez! c'est un peu flambant! quels yeux, et quelles jupes courtes!... En voilà une qui a un nez, un nez à vous faire faire un tas de bêtises!... Oh! je vais y rester un peu dans ce séjour d'amour!... Castagnac, Castagnac, jamais soldat français n'a fait tant de conquêtes!... Ah ça, mais je vais donc être changé en véritable sultan! c'est trop de bonheur!... Ah! gredin!...

UN MAMELOUCK.

Que désires-tu?

CASTAGNAC, *regardant les Almées.*

Tout!... (*On le fait asseoir à une table; on met un coussin sous ses pieds, on lui donne une pipe.*) Ah ça, mais je suis transporté en songe dans le paradis; je suis un ange!... un chérubin! (*A une Almée qui s'apprête à allumer la pipe.*) De quoi! c'est pas une pipe, c'est mon cœur que tu allumes, bayadère phosphorique!... Sacrodious!... Il faut pourtant faire un choix; il faudra jeter mon mouchoir de coton!... je verrai, je

verrai... l'amour m'inspirera, ce petit moura, comme dit la romance du sapeur sensible! (*On lui donne un sorbet.*) Ce n'est pas de refus, une fois! .. mais je préfère un verre de vin, habitude d'enfance. (*On lui donne du vin.*) Bien! à votre santé!... Ah ça, mais les Turcs ne sont pas plus Turcs que vous et moi! j'ai infiniment de plaisir à les fréquenter... et leurs odalisques, donc!...

Chantant:

Veux-tu venir dans ma nacelle,
Ma bayadère à l'œil flambant...

Murat et Mourad-Bey sont rentrés.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MURAT, MOURAD-BEY.

MURAT, *s'avançant, tandis que Mourad reste au fond et donne des ordres*

Comment, Castagnac!...

CASTAGNAC.

Pardon et excuse, général; mais, vois-tu, ça ne m'allait pas de te voir aller tout seul... et vu qu'il est écrit dans Mathieu Laënsberg que nous ne devons jamais nous quitter, me voila, présent!

MURAT.

Mais tu n'avais pas demandé la permission...

CASTAGNAC.

Le brigadier m'a laissé filer... D'ailleurs, il paraît que j'ai bien fait.-. Tous ces Turcs et ces bayadères sont flattés de ma visite.

MURAT.

Alors je n'ai rien à dire.

CASTAGNAC.

Sacrodious! je veux aller en retraite à la Bastive avec une douzaine de ces divinités!... quel tremblement! (*Mouvement dans la tente. Mourad fait asseoir Murat sur de riches coussins. Castagnac reste à la table où il etait assis. Les Mameloucks se rangent, et les Almées commencent leurs danses. Ballet. Un coup de canon se fait entendre d'un côté, un autre lui répond dans une direction opposée. Murat et Mourad se lèvent. Castagnac :*) Qu'est-ce qu'il y a? On a appelé?... vous repasserez plus tard! Sacrodious! ça va faire des malheureuses!...

MURAT.

Mourad, le canon que nous venons d'entendre nous annonce que la trêve est expirée... Il faut nous séparer!

MOURAD.

Adieu donc, et qu'Allah te conduise et te donne des jours heureux! Le génie des batailles va descendre sur ce rivage; maintenant je ne voudrais plus te rencontrer pour lutter avec toi!

MURAT.

Adieu... merci de ta généreuse hospitalité!... Mameloucks, recevez le salut d'un soldat... Mourad, ta main!... Ce n'est plus un combat singulier qu'il faut entre nous, le vainqueur serait à plaindre; nous voulons une autre lutte, n'est-ce pas?... A celui qui portera le plus avant dans la mêlée la noble bannière de sa patrie!

Ils se prennent la main et sortent de la tente à travers les Mameloucks et les Almées.

CASTAGNAC, *au moment où l'on s'éloigne.*

On s'en va, on part, on détale!... Sacrodious! sans odalisque, sans bayadère!...

Mourad a reconduit Murat qu'on voit s'éloigner.

MOURAD.

Il faut se préparer au combat!... qu'on enlève la tente!... Ben-Ismaël, conduis les femmes du côté des pyramides!... Allons! si les Arabes qui viennent a nous peuvent nous joindre, nous forcerons les Français à se retrancher vers Aboukir, et cette plaine sera libre, et les bords du fleuve seront à nous!

La tente est enlevée; des Mameloucks traversent la scène portant des ordres. Les Femmes de Mourad-Bey sont placées au milieu d'une escorte et s'éloignent vers les pyramides.

UN MAMELOUCK, *à Mourad.*

Seigneur, El-Modby, celui que les Arabes appellent l'Ange exterminateur, vient des pyramides, rapide comme la foudre, et sème l'épouvante devant lui!

MOURAD.

El-Modhy!... Mortel ou démon, il va faire des Arabes des lions indomptables!... C'est le génie de la destruction et du carnage!... Le voila! le voilà!...

El-Modhy traverse le fond du théâtre; son costume est étrange, et son cheval galope avec fureur. Des Arabes la suivant; ils disparaissent le long du fleuve. Bruit de tambours et de trompettes, cris de guerre Le combat s'engage entre les Français, les Mamelouks et les Arabes. Les Arabes et les Mameloucks tendent à se réunir, mais les Français s'efforcent d'empêcher cette jonction. La cavalerie de Mourad fond sur l'infanterie française, qui ne se laisse pas entamer. Lutte opiniâtre. De temps à autre, El-Modhy paraît sur la scène, et son aspect excite les Arabes.

MURAT.

Nous n'en finirons qu'en précipitant dans le fleuve ce troupeau d'Arabes!

Il se jette avec sa cavalerie sur les Arabes, qui résistent un instant, mais qui se livrent bientôt à une terreur panique. Il sont poussés au bord du fleuve, et la plupart s'y précipitent; on les voit essayer de le traverser, mais ils disparaissent dans les eaux.

MOURAD.

Les misérables! (*Il va au milieu des Arabes, et se trouve enveloppé par des cavaliers français.*) Prisonnier! prisonnier!... non, la mort!...

MURAT, *accourant.*

Mourad, tu ne perdras ni la liberté ni la vie a cette place où tu m'as reçu avec amitié!... Pars!.. Soldats, qu'on lui livre passage!... Nous avons la victoire pour rançon de Mourad!

MOURAD, *à Murat.*

Merci ! j'accepte, car c'est ainsi que je t'aurais traité !... Adieu !...

Il rejoint les Mameloucks, fait encore quelques efforts et se dispose à la retraite. Les Arabes son en désordre et dispersés. El-Modhy, resté des derniers, s'élance dans le fleuve à travers la mitraille, et disparaît comme une vision fantastique. Tableau.

ACTE DEUXIEME.

Cinquième Tableau.

A la Bastide. — Une petite place; à droite de l'acteur, la boutique du père Castagnac.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, la Garde champêtre arrive, suivi d'un tambour et d'une troupe de Paysans et d'Enfans. Letambour bat un ban.

LE GARDE CHAMPÊTRE, *lisant.*

« Par ordre de M. le maire de la Bastide : savoir faisons à tous les administrés le passage » dans les murs de cette ville de Joachim Murat, » gouverneur de Paris, prince et maréchal d'empire, grand amiral, grand aigle de la Légion » d'honneur, né natif de la Bastide. Les décrets » de la Providence ne permettent pas que le » prince séjourne dans cette ville; il est appelé » par les soins de l'état au chef-lieu du département, et le cortége ne s'arrêtera qu'un fugitif » moment à l'hôtel de ville de la Bastide. Voulant célébrer cette mémorable circonstance, » avons arrêté et arrêtons, décrété et décrétons : » Aujourd'hui mardi sera considéré comme dimanche; défense de laisser vaguer dans les rues » les bœufs, vaches et autres bestiaux; les parens » sont tenus de veiller à ce que leurs enfans soient » propres et d'une tenue décente; la garde nationale prend le titre de garde d'honneur; l'ordonnance sur la fermeture des cabarets, aux heures indues, est abolie; ils resteront ouverts à la » volonté des cabaretiers et des consommateurs. » Notre garde champêtre est chargé de veiller à » l'exécution de la présente loi. A la mairie de » la Bastide. Fortuné PANSARD, maire et propriétaire. »

Roulement de tambour. Le Garde champêtre s'éloigne avec ceux qui l'accompagnent. Aux derniers mots de la proclamation, Léonard est entré en scène, ainsi que Marianne, et le père Castagnac a paru à la fenêtre.

SCÈNE II.

MARIANNE, LÉONARD, LE PÈRE CASTAGNAC.

LÉONARD.

Le maire de la Bastide n'a aucune idée des convenances... Il aurait dû glisser dans sa proclamation quelques phrases en faveur de ceux qui ont partagé les dangers de Murat.

LE PÈRE CASTAGNAC, *à la fenêtre.*

Marianne!

MARIANNE.

Plaît-il ?

LE PÈRE CASTAGNAC.

Est-ce qu'il va bientôt passer ce petit Joachim ?

MARIANNE.

Il paraît que ça ne va pas tarder... Dépêchez-vous donc, père.

LE PÈRE CASTAGNAC.

C'est bien, c'est bien, je descends.

MARIANNE.

C'est bien; faites vite. Dame, je veux qu'il soit sur son trente-six ! un jour comme celui-là.

LÉONARD.

Il faut le laisser tranquille... Votre père n'est pas fonctionnaire public et soumis à l'étiquette.

MARIANNE.

Comme vous, par exemple !

LÉONARD.

Comme moi.

MARIANNE.

Et vous n'en êtes pas fâché ?

LÉONARD.

Certainement. Je ne me plains pas; je suis receveur des contributions, j'ai six mille francs d'appointemens, mais j'en préférerais douze mille.

MARIANNE.

Quant à moi, ce bon Murat m'a fait une petite pension... il en a fait avoir une assez ronde à mon vieux père, et nous vivons tranquilles.... Mais je regrette le temps où je voyageais avec lui, avec mon frère...

LÉONARD.

Et votre amie Antoinette, en avez-vous des nouvelles ?

MARIANNE.

Elle est à Paris...

LÉONARD.

A la demi-solde ?

MARIANNE.

Comment

LÉONARD.

Puisqu'elle était au service!

MARIANNE, *à part.*

Pauvre fille! toute sa vie elle pensera à celui qui ne sait pas combien elle l'aime! Je voudrais la revoir.

SCÈNE III.

LES MÊMES, LE PÈRE CASTAGNAC.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Ce vagabond d'apprenti a laissé la boutique dans un état comme si le diable y avait passé!

MARIANNE.

Comment, mon père! voilà toute la toilette que vous avez faite?

LE PÈRE CASTAGNAC.

Est-ce que je n'ai pas changé de chemise?

MARIANNE.

Enfin, à votre idée!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Bon! ça ira comme ça. Pardieu, Murat ne pensera guère à venir me chercher; en tout cas il sait bien que je suis toujours serrurier... il n'y a pas si long-temps qu'il était là devant la porte à faire des folies avec ton frère!

LÉONARD.

Oui, mais aujourd'hui il est prince de l'empire!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Vous croyez?

MARIANNE.

Voilà comme vous êtes, mon père, nous devons bien le savoir, ce me semble!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Eh! nom d'un diable! je ne dis pas qu'il soit simple soldat comme ton frère!... il a un grade, c'est sûr! mais on ne fera pas croire à un vieux loup comme moi, qu'on a fait ce qu'on appelle un prince avec quelqu'un de la Bastide!

LÉONARD.

Il faut pourtant bien qu'on les tire de quelque part les princes!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Allons, bon! je le veux bien. Un prince qui a fait les cent dix-neuf coups, là, dans ma boutique, et qui m'a crevé plus de vingt fois le soufflet de ma forge! Brrrrr!

MARIANNE, *avec impatience.*

Eh bien! il a crevé aussi les armées ennemies! Est-ce terrible ça! toute l'Europe sait que Murat est prince; il n'y a que mon père qui ne veut pas en convenir.

LE PÈRE CASTAGNAC, *criant.*

Il est prince! il est roi!...

MARIANNE.

Il le sera peut-être bien roi.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Brrrrr!... Allons donc! si je dis qu'il n'est pas prince, c'est que nous avons aboli les princes et les seigneurs sur la place de la Bastide en 92, et qu'on n'en fait plus depuis la révolution!... Voilà!

LÉONARD.

Père Castagnac, Napoléon en a fait quelques-uns, sans compter qu'il en fera encore.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Brrrrr!

Cris, acclamations.

LÉONARD.

Les voici!... Je vais prendre ma place parmi les autorités.

Des Paysans accourent et cherchent à se placer de manière à bien voir le cortége. Cris, acclamations plus rapprochés.

MARIANNE.

Je n'ai pas la patience de les attendre!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Reste ici, Marianne; je ne veux pas que tu me laisses tout seul... Triple marteau! dire que je vais voir mon fils!...

MARIANNE.

Eh bien! mon père, on dirait que vous allez pleurer?

LE PÈRE CASTAGNAC, *s'essuyant les yeux.*

Non, au contraire.

Mouvement général. La scène se garnit de Paysans et d'Habitans de la Bastide. Le Maire et ses adjoints se placent sous l'arc de triomphe. On voit arriver l'escorte de Murat, le Préfet, des Fonctionnaires, puis Murat, Castagnac, tout le cortége.

CRIS *prolongés.*

Vive Murat! vive Murat!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MURAT, CASTAGNAC, CORTÉGE.

CASTAGNAC.

Sacrodious! ma sœur Marianne... et le vieux père, solide au poste comme une enclume!

Murat passe avec le cortége et entouré d'Habitans et de Paysans.

SCÈNE V.

LÉONARD, MARIANNE, LE PÈRE CASTAGNAC, CASTAGNAC.

CASTAGNAC, *courant à son père.*

Sacrodious!...

LE PÈRE CASTAGNAC.

Te voilà, mon garçon?...

CASTAGNAC.

Eh! Marianne!... (*Ils s'embrassent tous trois.*) Présent dans la Bastide!... vive la patrie et le patois!... *Coumen bous pourtas, popa?*

LE PÈRE CASTAGNAC.

Plo, moun fil! Marianne, va chercher une bouteille, et du bon!

CASTAGNAC.

Plusieurs bouteilles! (*A Léonard.*) Eh bien! où vas-tu?

LÉONARD.

Je veux voir si je puis parler à Murat...

CASTAGNAC.

Impossible pour le quart d'heure!... Il est à la mairie avec tout le hetaclan que tu as vu passer.

LÉONARD.

Mais puisqu'il ne s'arrête qu'un moment, et qu'il va se remettre en route...

CASTAGNAC.

Tu le verras.

LÉONARD.

Mais s'il part?

CASTAGNAC.

Tu le verres, tu lui parleras, foi de Castagnac! quand même je devrais te mettre sur mon cheval en guise de portemanteau!... Reste là, trinque, bois, et obéis à le consigne!

LÉONARD.

Allons!

Marianne est revenue, apportant du vin qu'elle met sur une table placée devant la porte de la maison.

CASTAGNAC.

Allons, père Castegnac, à votre santé!...

LE PÈRE CASTAGNAC.

A la tienne, mon garçon!... Sais-tu que voilà dix ans que je ne t'ai vu?...

CASTAGNAC.

Dam! nous avons eu effaire dans toutes les parties du monde; il a fallu aller cogner les Autrichiens, les Allemands, les Hollandais, les Turcs, les Égyptiens et autres sauvages!... Ça prend du temps et des étapes!...

MARIANNE.

Et allez-vous encore bientôt faire la guerre?...

CASTAGNAC.

Ah! ah! tu voudrais encore du tapage, Marianne?... Il paraît que cela te va mieux que de filer ta quenouille à la Bastide?...

MARIANNE.

Tiens!... je veux encore voyager!...

LE PERE CASTAGNAC.

Allons! j'ai des enfans qui sont capables de déclarer la guerre à tous les monarques de l'univers...

CASTAGNAC.

Et toi, Léonard, caporal des fricoteurs?...

LÉONARD.

Moi! je ne refuse pas de rentrer dans les vivres...

CASTAGNAC.

Pour grapiller du quibus?...... En attendant, entre dans la boisson... A ta santé!...

MARIANNE.

Dis donc, mon frère, nous irons à Cahors... Je veux parler à Murat; je ne me contente pas de le voir passer, moi!...

CASTAGNAC.

Je crois bien qu'il faut y aller avec le père Castagnac...

LE PERE CASTAGNAC.

Brrrrr!... et la boutique, qui est-ce qui la gardera?... D'ailleurs, c'est pas la peine d'aller déranger Murat; il faut qu'il fasse son service, lui, ce garçon!...

CASTAGNAC.

Son service!... Vous croyez donc qu'on le met en faction comme un simple troubadour?...

LE PERE CASTAGNAC.

Tu veux me faire croire qu'il n'a rien à faire?...

CASTAGNAC.

Sacrodious! il est parfaitement libre de se promener la canne à la main!...

LÉONARD.

Il n'a pour le moment d'autre occupation que son métier de prince!...

LE PERE CASTAGNAC.

Brrrrr!... avec ça que c'est un oiseau à rester tranquille!... Je le connais mieux que vous: bon enfant, mais un diable qui remue toujours... Il est capable de bouleverser toute l'Europe!...

Murat est entré sans être aperçu des personnages qui sont en scène.

MURAT.

Merci, père Castagnac!

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, MURAT.

LE PERE CASTAGNAC.

Tiens! tiens! tiens! il arrive comme une bombe!...

CASTAGNAC.

Sacrodious!...

LÉONARD.

Le prince!...

MURAT.

Chut!... j'ai laissé le prince à la mairie; je suis sorti sans être vu par une porte qui donne sur la campagne, et me voilà!... Tout-à-l'heure j'irai retrouver le cortége... Qu'on me laisse respirer un peu; je suis à la Bastide.

CASTAGNAC.

Ah! la bonne farce! ils vont croire que le diable t'a emporté!

LE PERE CASTAGNAC.

Je disais bien aussi, triple marteau! il file dans le pays comme un oiseau de passage!

MARIANNE.

Mon père!...

MURAT, *bas*.

Tais-toi donc, Marianne!

LE PERE CASTAGNAC.

Ça me faisait quasiment l'effet que tu avais oublié la Bastide.

MURAT.

Jamais, père Castagnac!

LE PERE CASTAGNAC.

A la bonne heure

MURAT.

La Bastide! j'y pense toujours; et je vous réponds que lorsque je l'ai aperçue de loin ce matin, le cœur me battait plus que sur un champ de bataille. C'est ici que je suis né, c'est ici que j'ai passé le temps le plus heureux de ma vie peut-être. Je me suis bien promis de m'y arrêter au moins quelques instans, et de les passer avec vous, père Castagnac, avec vos enfans, avec Léonard, là, comme de bons et anciens amis.

CASTAGNAC.

A mort!

MURAT.

J'aurais fait vingt lieues, s'il l'avait fallu, pour me retrouver devant votre maison comme me voilà; pour vous donner la main, père Castagnac!...

LE PÈRE CASTAGNAC.

Tu as fait ton devoir; mais c'est égal, je te remercie de la politesse.

MURAT, *riant.*

Il n'y a pas de quoi.

CASTAGNAC, *bas à Murat.*

Il va faire la morale comme dans le temps.

MURAT, *de même.*

C'est bien pour cela que je suis venu.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Dis donc, tu sais que c'est de bon cœur? si tu veux trinquer avec nous?

MURAT.

Certainement.

LE PÈRE CASTAGNAC.

C'est toujours du même, tu sais?

MURAT.

Oui, oui.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Ton père m'a assez tracassé dans le temps pour que je lui vende la vigne, là-bas...

MURAT.

Et vous n'avez pas voulu?

LE PÈRE CASTAGNAC.

Non, c'est une vigne de père en fils. A ta santé, mon garçon!

MURAT.

A la vôtre, père Castagnac!

Tous trinquent et boivent.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Tu n'en bois pas souvent comme celui-là, hein?

MURAT.

C'est vrai.

LÉONARD, *à part.*

En voilà un qui se gêne! Quelle nature patriarcale!

MURAT.

Eh bien! père Castagnac, vous êtes content d'avoir là vos deux enfans?

LE PÈRE CASTAGNAC.

Triple marteau! tu les as fait courir assez longtemps! C'est pas l'affaire : ce que j'avais prédit est arrivé. Je disais souvent à ma défunte femme : Il n'y a pas moyen de venir à bout de nos enfans; tu vois bien ce petit diable de Joachim, il leur brouille si tellement la cervelle, qu'ils le suivraient comme de véritables hannetons jusque dans le royaume de la lune! Mais faut être juste, tu as été pour eux un bon ami, un bon camarade; aussi tu peux te vanter d'être comme qui dirait de la famille.

MURAT.

Merci, père Castagnac!

LE PÈRE CASTAGNAC.

D'ailleurs, tu as passé plus de temps autour de ma boutique...

MURAT.

Que dans l'auberge de mon père, n'est-ce pas?

LÉONARD.

Ils avaient tous les deux le diable au corps!

LE PÈRE CASTAGNAC, *à Murat.*

Ce n'est pas pour te faire un reproche, mais tu aurais mis tout le pays en révolution!

MURAT.

Vous me flattez, père Castagnac!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Ah! oui, bon enfant, mais tapageur!

CASTAGNAC.

Et tapageur!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Il paraît que tu ne t'en prives pas du tapage à l'armée!

MURAT.

Mais, je donne assez volontiers des coups de sabre à l'ennemi.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Pour ce qui est de l'ennemi, il n'y a rien à dire; c'est ton métier, mon garçon!... Mais je te connais, pour la moindre bêtise, tu t'alignerais avec un camarade... Les chefs n'aiment pas ça!

CASTAGNAC.

Les chefs!

MURAT, *bas.*

Tais-toi donc!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Donne à boire, Marianne... Vois-tu, Joachim, t'as une tête qui est chaude comme un fer rouge; faut la calmer, si tu veux aller loin.

LÉONARD.

Et où diable irait-il alors?

LE PÈRE CASTAGNAC.

Vas-tu me laisser parler, toi?... Je suis un vieux routier, mais je connais le monde mieux que pas un de vous, et je puis donner un conseil, triple marteau!

MURAT.

Parlez, parlez, père Castagnac...

LE PÈRE CASTAGNAC.

Je voulais te dire, Joachim, qu'il faut mettre de l'eau dans ton vin, pas ici, à l'armée... voilà! Et du reste, tu es content?

MURAT.

Mais oui, je n'ai pas à me plaindre.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Le grade est bon?

MURAT.

Oui, je suis officier... supérieur...

LE PÈRE CASTAGNAC.

Eh ben! mon garçon, il faut faire en sorte de monter plus haut.

CASTAGNAC.

C'est difficile, sacrodious!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Pardine! je sais bien qu'on n'arrive pas comme ça tout de suite en haut de l'échelle... il n'y a qu'à voir si je ne fais pas trimer mon apprenti avant qu'il soit serrurier!... Eh ben! on fait son devoir d'aplomb; on arrive à l'heure, et tout le monde est content!... Par exemple, il ne s'agit pas de courir les rues, comme dans le temps à la Bastide, de casser des carreaux, ni de crever des soufflets de forge, soit dit sans reproches... Ah ça! autre chose: t'es-tu rangé un peu, du côté des jolies filles, hein?

MURAT.

Je suis marié.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Ah! Un bon parti?

MURAT.

Mais, je le crois; j'ai épousé la sœur du premier consul.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Ça peut aller, ça peut aller!

LÉONARD.

Oui, on peut avouer cette alliance.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Ce n'est pas une petite affaire de se mettre en ménage, mon garçon... faut penser pour deux... Et puis, les poupards arrivent.

MURAT.

On leur amasse un petit héritage

LE PÈRE CASTAGNAC.

Mais pour ça, faut regarder un peu à la dépense, triple marteau!... Eh! voilà un habillement qui t'a coûté quelques petits écus? Tu as toujours aimé à fignoler.

MURAT.

Mais c'est mon uniforme, père Castagnac.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Il est un peu plus luisant que celui de mon fils.

MURAT.

Pourquoi aussi ne veut-il pas monter en grade?

CASTAGNAC.

De quoi! monter en grade?... J'ai ce qu'il me faut, je suis content!

MURAT.

Oui, tu es simple soldat.

CASTAGNAC.

Eh bien! si ça me va!... Je suis ton soldat à toi... Tu as une troupe d'aides de camp, de généraux, un tremblement!... Il te faut bien un soldat... c'est moi, Castagnac!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Fils de Castagnac!

CASTAGNAC.

Voilà Napoléon qui a son mameluck, pourquoi donc que tu n'aurais pas ton soldat, et un Français?... Qu'est-ce qui me manque?... j'ai de l'argent plein les poches... Tu m'as fait avoir la croix d'honneur!

MURAT.

Tu l'avais gagnée!

CASTAGNAC.

Ce n'est pas une raison!... A Paris, je suis dans ton hôtel, à me goberger, à me faire un lard de six pouces de profondeur.

LE PÈRE CASTAGNAC.

C'est vrai qu'il est terriblement engraissé... A boire! triple marteau!

MURAT.

Et toi, Léonard, es-tu content?

LÉONARD.

Oui, mais je pourrais l'être davantage.

MURAT.

Je dirai ça au prince, il comprendra... Et toi, Marianne?

MARIANNE.

Moi, je veux aller à la cour.

MURAT.

A laquelle?

MARIANNE.

A la vôtre donc!... Plus tard!

MURAT, *riant.*

Eh bien! si jamais j'en ai une, je t'y ferai venir... Vous aussi, père Castagnac.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Brrrrrr!... Tout ça c'est des histoires de ratata! Faut penser plus solidement, mes enfans.

LÉONARD, *à part.*

Il va lui conseiller de mettre à la caisse d'épargne...

LE PÈRE CASTAGNAC.

Vois-tu, Joachim, il faut faire ton temps de service, et puis attrapper une bonne petite retraite, et tu reviendras à la Bastide tranquillement... C'est le père Castagnac qui te le dit; ça vaut mieux que de se forger dans la tête des cathédrales en Espagne... Triple marteau! Joachim, puisque tu as un bon grade, il faut faire quelques économies, et tu pourras vivre par ici comme le poisson dans l'eau... Tu amèneras ta femme; elle se plaira dans le pays.

MURAT.

Certainement.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Elle sera là, avec Marianne... comme une paire d'amies!

MARIANNE, *riant.*

O mon Dieu! je la recevrai bien!

LE PÈRE CASTAGNAC.

C'est ça, mes enfans, nous serons tous en famille, toi aussi, Léonard... Eh! triple marteau! quand le père Castagnac sera content, il ira chercher une bouteille dessous les fagots!

MURAT.

Ah! diable! on vient me chercher!... Hélas! mes pauvres amis, il faut que je recommence mon métier de prince.

LE PÈRE CASTAGNAC.

Dis donc, Joachim, gare à la consigne!... Faut pas te mettre mal avec les autorités; ça ferait des rapports à tes chefs!

MURAT.

Soyez tranquille!... Ah ça! vous viendrez me voir à Cahors... déjeuner avec moi?

LE PÈRE CASTAGNAC.

Oui... mais pas de bêtises; une bonne bouteille et une omelette au lard, voilà!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE CORTÉGE, HABITANS, PAYSANS.

MURAT, *au Préfet et aux Fonctionnaires.*

Messieurs, je vous fais mes excuses; mais je ne pouvais passer par la Bastide sans visiter mes anciens amis, sans retrouver mes heureux momens d'autrefois. (*Aux Habitans et aux Paysans.*) Mes enfans, si quelqu'un d'entre vous a besoin de moi, qu'il vienne me voir, il sera bien reçu... Père Castagnac, je vous charge de distribuer ceci aux pauvres de la Bastide.

Il prend un paquet des mains de Castagnac.

CASTAGNAC.

Vingt mille francs!... Plus que ça de monnaie!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Vingt mille francs!... Triple marteau!

MURAT.

Chut! vous n'en parlerez que lorsque je serai parti.

LE PÈRE CASTAGNAC, *criant.*

Voilà vingt mille francs qu'il donne aux pauvres de la Bastide!... (*A Marianne.*) Ah ça! il est donc roi?

MARIANNE.

Voilà six mois que je vous dis qu'il est prince!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Fallait donc le dire plus tôt, qu'il était roi!

TOUS.

Vive Murat! vive Murat!

MURAT.

Partons, messieurs... Adieu, père Castagnac! Adieu, Marianne!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Tu ne partiras pas sans boire le coup de l'étrier, tout roi que tu es...

MURAT.

Volontiers, père Castagnac; mais je ne suis pas roi!

LE PÈRE CASTAGNAC.

Brrrrr!

MURAT, *élevant son verre.*

A votre santé, mes enfans!

TOUS.

Vive Murat!

CASTAGNAC, *embrassant son père et Marianne.*

Odissias!

LE PÈRE CASTAGNAC, *élevant une bouteille.*

Repiquons-nous?

MURAT.

Une autre fois... Venez, messieurs!... (*Regardant autour de lui; à part, et avec sentiment.*) Je ne reviendrai peut-être jamais ici!

Le cortége se met en marche.

CRIS PROLONGÉS.

Vive Murat! vive Murat!

Le cortége s'éloigne, suivi des Habitans et des Paysans.

Sixième Tableau.

A Naples. — Une salle du palais.

SCÈNE PREMIÈRE.

COURTISANS, OFFICIERS DU PALAIS; *puis* LE GÉNÉRAL NUNZIANTE *et* CASTAGNAC.

PREMIER COURTISAN.

Allons, rien n'est impossible à notre nouveau roi, sa majesté Joachim Murat... L'île de Caprée était réputée imprenable; il vient d'en chasser les Anglais... On dit que tant qu'a duré cette expédition si hardie, sa majesté est restée à la pointe de la Campanelle, exposée aux canons des batteries ennemies...

DEUXIÈME COURTISAN.

Messieurs, c'était l'homme qu'il fallait pour élever le royaume de Naples à un rang illustre parmi les royaumes de l'Europe... Jamais notre cour ne fut plus brillante; jamais roi ne sut mieux allier la grandeur de la représentation à la simplicité des sentimens... Eh bien! général Nunziante, que dites-vous de la prise de Caprée?

LE GÉNÉRAL NUNZIANTE.

Je dis, messieurs, que le général Lamarque et les braves soldats qui l'accompagnaient ont donné à l'armée napolitaine un exemple qui doit exalter son courage... C'est un fait inouï dans les fastes militaires.. En revenant tout-à-l'heure de Caprée, Salicetti, le ministre de la police, s'est écrié: « J'ai vu les Français dans Caprée, mais je ne puis croire qu'ils y soient entrés! »

CASTAGNAC, *entrant.*

Salut et bonjour, princes, ducs, marquis, chevaliers et particuliers!

PREMIER COURTISAN.

L'ami de sa majesté, le compagnon inséparable de ses dangers!

DEUXIÈME COURTISAN.

Un brave qui regrette de ne pas avoir pris sa part de l'expédition!

LE GÉNÉRAL NUNZIANTE.

Ce n'était pas possible... la cavalerie ne pouvait escalader des rochers élevés de quatre cents pieds au-dessus de la mer!

CASTAGNAC.

Pourquoi donc, sacrodious!... On a employé l'infanterie, je n'ai rien à dire : mais, s'il avait fallu, nous aurions encore grimpé avec nos poulets d'Inde pour travailler les Englishman!

LE GÉNÉRAL NUNZIANTE, *souriant.*

Et je crois que le gouverneur de Caprée, sir Hudson Lowe, aurait laissé passer tout ce qu'on aurait voulu...

CASTAGNAC.

Lui!... ça me fait l'effet d'un drôle de troupier! Il se laisserait pincer jusque dans la lune!

PREMIER COURTISAN.

Eh bien! mon brave, vous plaisez-vous à Naples?

CASTAGNAC.

Oui, oui, oui!... Nous y avons de l'agrément... On voulait nous colloquer la couronne d'Espagne, mais nous avons préféré le beau ciel de l'Italie... Le vin y est bon et les femmes sensibles!

DEUXIÈME COURTISAN.

Savez-vous si sa majesté daignera recevoir à son retour au palais?

CASTAGNAC.

J'en ignore supérieurement!... nous avons pas mal de choses à faire... Rentrer au palais en grande tenue, avec un accompagnement soigné... donner audience à divers ambassadeurs et généraux... et autres factions!... Voilà le chef de file des huissiers du palais qui en sait plus long que moi... Eh! Léonard!...

SCÈNE II.

LES MÊMES, LÉONARD.

LÉONARD.

Qu'y a-t-il?

CASTAGNAC.

Ces messieurs napolitains demandent s'il y aura chance de dire bonjour au roi.

LÉONARD, *gravement.*

Messeigneurs, vous serez introduis par mon ministère... mais, l'étiquette veut, comme à l'ordinaire, que vous attendiez dans la grande galerie le bon plaisir de sa majesté le roi de Naples. Je m'empresserai de vous avertir!

Les Courtisans et les Officiers passent dans la galerie

SCÈNE III.

CASTAGNAC, LÉONARD.

CASTAGNAC.

Sacrodious! tu les fais manœuvrer comme de véritables conscrits.

LÉONARD.

C'est la puissance de ma charge et la manière dont je la remplis!

CASTAGNAC.

Tu aimes mieux ça que d'être clerc de procureur?

LÉONARD.

Je ne dois plus me souvenir de cette humble condition... je suis chef des huissiers du palais, et attaché de très-près à la personne de sa majesté!

CASTAGNAC.

Nous voilà donc rois, sacrodious!... Murat entend un peu le métier, hein!... Vous a-t-il un air quand il monte sur son trône, qu'on dirait qu'il n'a fait que ça toute sa vie!

LÉONARD.

Il a infiniment de majesté!... et il n'a pas oublié ses anciens amis!

CASTAGNAC.

Je crois bien; j'ai la permission de me promener dans le palais comme si j'étais chez le père Castagnac, à la Bastide!... même que les monseigneurs me font un tas de salamalecs!... Et ma sœur Marianne, donc!... Elle se carre un peu par ici! lingère en chef du palais!.. Ah ça! dis donc, ton ancien patron, Barbara, le voila en pied et d'aplomb!

LÉONARD.

Oui, une espèce de corsaire, un écumeur de mer!... je ne puis approuver la confiance que lui témoigne sa majesté, et je le fais attendre le plus possible lorsqu'il vient à l'audience!... Ce qui m'étonne, car enfin, à force de fréquenter les diplomates, on acquiert l'habitude de réfléchir et de sonder les choses...

CASTAGNAC.

Hein?

LÉONARD.

Ce qui m'étonne, c'est que notre compatriote féminin, Antoinette, s'obstine à suivre la carrière plus qu'aventureuse de la marine... Comment se trouve-t-elle à Naples ou aux environs?

CASTAGNAC.

Cette farce! parce qu'elle y est venue...

LÉONARD.

Je sais bien que ça peut être une raison, à la rigueur!... mais enfin...

CASTAGNAC.

Eh ben! c'est que ça l'amuse de voyager, et comme des jupons l'auraient embarrassée, elle a pris des culottes, voila!... D'ailleurs, c'est une bonne fille, une amie de ma sœur... Motus! elle est libre!... Tiens! voilà ton cher ami, Barbara, et le même carlin qui le suit partout!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BARBARA, LUIDGI.

LÉONARD.

Sa majesté n'est pas visible ; sa majesté n'est pas au palais ; sa majesté rentrera plus tard !

BARBARA.

Je le sais... j'attendrai !

LÉONARD.

Dans la grande galerie ?

BARBARA.

Ici...

LÉONARD, *bas, à Castagnac.*

Je dédaigne de l'écraser de mon autorité ! (*Haut.*) Sa majesté passe la revue... Il faut que je me prépare à la grande audience !

CASTAGNAC.

Et moi, je vais voir défiler les fantassins... Salut et bonjour !

Castagnac et Léonard sortent.

SCÈNE V.

BARBARA, LUIDGI.

LUIDGI.

Eh bien ! Barbara, nous nous sommes retrouvés à Naples... Il y a quelques années, à Paris, nous disions qu'il ne fallait revenir en Italie que riches et puissans... nous n'avons pas attendu qu'il en fût ainsi !

BARBARA.

Comment !... j'ai un vaisseau à mes ordres, et je viens des côtes de la Sicile, où j'ai manqué faire débarquer toute une armée !

LUIDGI.

Oui, tu as même la confiance de Joachim... mais, moi !...

BARBARA.

Ne suivons-nous pas la même route ? n'allons-nous pas au même but : toi, agent ignoré de ceux qui nous ont envoyés... moi, publiquement attaché au char du soldat couronné, mais, en silence, fidèle à ma haine, et le conduisant à l'abîme pour arriver à toute la fortune qu'on m'a promise !...

LUIDGI.

Oui, mais s'il allait découvrir...

BARBARA.

Lui ! cet homme a le courage du lion, mais il ne connaît pas la prudence... Souvent il semble livré à des soupçons, à de mystérieux projets... on s'y trompe... Luidgi, il est fait pour régner, et il voudrait exercer largement cette puissance que Napoléon entrave et resserre !...

LUIDGI.

Mais le trône où il est monté s'affermit chaque jour davantage.

BARBARA.

On peut bâtir au bord du volcan, mais tôt ou tard l'éruption éclate !... La fortune de tous ces soldats dont Napoléon a fait des rois a été trop rapide ; ils ne sauront pas s'arrêter dans leur course, et le vertige les gagnera... L'empereur des Français se jettera dans de nouvelles conquêtes, et au premier revers il peut tomber, entraînant dans sa chute ces dynasties qu'il a créées autour de son empire... Ils sont tous sortis de la guerre, c'est la guerre qui les emportera !... Murat surtout, qui, au premier coup de canon, laisserait son royaume pour aller combattre... Mais si on le séparait de Napoléon, si on le retenait à Naples, isolé de la France et près des Anglais qui occupent la Sicile, Luidgi, nous verrions encore plus tôt sa puissance s'affaiblir et disparaître.

LUIDGI.

Le peuple l'aime.

BARBARA.

Parce qu'il triomphe.

LUIDGI.

Il a créé une armée...

BARBARA.

Qui ne le défendrait pas...

LUIDGI.

Il l'a exaltée par la prise de Caprée...

BARBARA.

Cet Hudson Lowe, ce général qui n'a pas défendu une île que le dernier soldat aurait défendue !... Mais qu'est devenu ce matelot que nous lui avions envoyé ?... S'il avait reçu notre message, Caprée demeurait imprenable, et l'étoile de Murat commençait à pâlir.

LUIDGI.

Ainsi qu'il était convenu, j'ai trouvé ce matelot dans l'endroit le plus écarté des bords du golfe... Il a reçu ses instructions, et il a dû se rendre à Caprée avec le patron de barque qui a si souvent fait le trajet pour servir Hudson Lowe.

BARBARA.

S'il a été découvert, s'il a parlé !...

LUIDGI.

Mais il s'est vendu sans demander qui l'achetait.

BARBARA.

C'est vrai !

LUIDGI.

On vient.

BARBARA.

Suis-moi.

Il va vers la galerie.

ANTOINETTE.

Capitaine, il faut que je vous parle... à vous seul.

Barbara fait signe à Luidgi, qui entre dans la galerie après avoir examiné Antoinette avec curiosité.

SCÈNE VI.

BARBARA, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Me reconnaissez-vous ?

BARBARA.

Non.

ANTOINETTE.

Je suis la femme qu'un soir, dans les rues de Paris, Murat vint heureusement soustraire à vos poursuites.

BARBARA, *avec ironie.*

Et vous venez vous plaindre au roi?...

ANTOINETTE.

Il me défendit si bien qu'en vous accusant je manquerais doublement de générosité!... Laissons là ce souvenir qui remonte à plusieurs années.

BARBARA.

Je ne m'attendais pas à vous retrouver ici.

ANTOINETTE.

J'ai suivi l'armée française dans les campagnes d'Italie, dans l'expédition d'Egypte. Aujourd'hui, j'ai quitté pour venir à la cour l'uniforme que je porte sur le bâtiment commandé par le neveu de Joachim.

BARBARA.

Il a fallu, pour suivre cette carrière, une grande exaltation.

ANTOINETTE.

Il m'a fallu du dévouement, et j'en ai.

BARBARA

Pour qui donc?

ANTOINETTE.

C'est mon secret... mais nous devons tous en avoir pour notre roi, n'est-ce pas?

BARBARA.

Certainement.

ANTOINETTE.

On dit que c'est par là que vous avez mérité la confiance de Murat?

BARBARA.

A l'homme qui dirait le contraire, je répondrais qu'il a menti!

ANTOINETTE.

C'est bien!... J'ai songé à votre dévouement pour Murat, et j'ai gardé le silence sur un événement trop incertain, du reste, pour en informer un conseil de guerre.

BARBARA.

Que voulez-vous dire?

ANTOINETTE.

Cette nuit, sous les roches de Caprée, un traître essayait de parvenir jusqu'à Hudson Lowe.

BARBARA, *vivement.*

On l'a pris?

ANTOINETTE.

On a coulé à fond la barque qui le portait.

BARBARA, *avec calme.*

Ah!...

ANTOINETTE.

On a su plus tard que c'était un matelot de votre vaisseau... Ce matelot, je l'avais vu aux bords du golfe, en conférence avec un homme qui, en le quittant, m'a paru se diriger vers le bâtiment que vous commandez.

BARBARA.

Que prétendez-vous?

ANTOINETTE.

Rien, sinon appeler votre vigilance sur ceux qui vous obéissent; voilà pourquoi je suis venue à vous. Si j'avais pu affirmer ce qui n'était qu'un doute pour moi, c'est à l'amiral que je serais allée. J'ai pensé qu'il suffirait de vous avertir, et que votre dévouement ferait le reste.

BARBARA.

Vous ne vous êtes pas trompée. S'il y a un traître sur mon vaisseau, je le découvrirai. Mais je ne veux pas m'arrêter à cette pensée; je ne veux que vous remercier de cette sollicitude qui vous a fait venir à moi jusque dans le palais. Je vois que ses portes s'ouvrent devant vous.

ANTOINETTE.

J'ai des amis ici, et vous savez qu'au besoin le roi lui-même daigne me protéger.

BARBARA, *souriant.*

C'est une protection qui peut vous mener à tout.

ANTOINETTE.

Excepté à l'ingratitude.

BARBARA, *à part, après l'avoir saluée, et au seuil de la galerie.*

Viendrait-elle sur mon chemin? Eh bien! nous verrions qui l'emporterait, du démon ou de la femme!

SCÈNE VII.

ANTOINETTE, *seule.*

Dieu veuille que les soupçons qui me sont venus se dissipent bientôt! je suis heureuse de m'être trompée. Cet homme a si bien captivé la confiance de Murat, qu'il serait impossible de la lui faire perdre... Murat est si bon, si éloigné de la défiance!... et pourtant je ne sais quelle voix secrète me crie : Barbara est le mauvais génie du roi de Naples!... Eh bien! peut-être suffirait-il d'une femme pour déjouer ses projets?... N'ai-je pas appris déjà tout ce que pouvait le dévouement? oui, un dévouement immense, pur, désintéressé!.. Mais pourquoi Murat m'a-t-il fait demander? On m'a dit qu'il voulait me voir à sa rentrée au palais... sans doute il songe à ma destinée, à mon avenir!.... Eh! que me faut-il de plus?... n'est-il pas monté au rang le plus illustre, lui?... Il est roi, et je le vois passer au milieu de ce peuple qui le trouve superbe!.. Le voici qui rentre au palais... Eh bien! parmi tous ceux qui l'environnent nul ne peut dire qu'il l'admire et qu'il l'aime plus que moi!... Cela me suffit!

Cris, acclamations au dehors; mouvement dans le palais; les personnages qui étaient entrés dans la galerie reviennent en scène; les portes du fond s'ouvrent. Les tambours battent aux champs : on entend répéter le cri : *Le roi!... le roi!...* Le théâtre se garnit d'une foule de courtisans, d'officiers supérieurs, etc.

SCÈNE VIII.

MURAT, BARBARA, LE GÉNÉRAL NUNZIANTE, ANTOINETTE, LÉONARD, COURTISANS, OFFICIERS GÉNÉRAUX, LA COUR, *puis des* GENS DU PEUPLE.

UN HUISSIER, *à haute voix.*

Le roi!

Tout le monde s'incline profondément devant Murat, qui salue avec une dignité affable.

MURAT.

Laissez entrer le peuple!... il m'a si bien accueilli dans les rues de Naples, qu'il est juste que je le reçoive dans mon palais... Messieurs, c'est un jour de fête pour tous!.. L'ennemi nous insultait de ses regards du haut de ses rochers de Caprée... nous l'en avons chassé, et maintenant cette mer appartient toute entière au pavillon napolitain!

Le peuple est entré.

LE GÉNÉRAL NUNZIANTE.

Sire, c'est un événement qui illustrera votre règne.

MURAT.

Et surtout le général Lamarque!... (*Aux Officiers, aux Courtisans et au Peuple.*) Messieurs, cette conquête n'est qu'un prélude à d'autres victoires; il faut que ce royaume tienne sa place en Europe!... Je suis un soldat couronné, mais j'ai à cœur de remplir tous mes devoirs de souverain. Vous aviez une armée mal vêtue, mal commandée... nous l'avons portée à soixante-dix mille hommes de belles troupes; ma garde royale est composée de l'élite de votre jeunesse, et j'ai mêlé à ses rangs des guerriers sortis des légions françaises, des vétérans d'Arcole, des Pyramides et de Marengo!... Ils vous apportent des souvenirs de gloire et des exemples qu'il faut imiter! Pendant que l'armée de terre grandit ainsi, des vaisseaux et des frégates sortent incessamment des chantiers de Castellamare.... Napolitains, aujourd'hui vous êtes un grand peuple, et Napoléon a souri à cette résurrection de votre puissance! (*Acclamations.*) Bientôt les traces de vos discordes seront effacées; j'ai réuni des familles que divisaient des haines séculaires, et arraché aux prisons de tristes victimes de l'arbitraire et du despotisme! Je suis sorti du peuple, et le peuple me trouvera toujours compatissant à son infortune!

UNE JEUNE FILLE.

Sire! sire!

MURAT.

Laissez approcher cette jeune fille... (*La jeune fille vient à lui.*) Que voulez-vous, mon enfant?

LA JEUNE FILLE.

Sire...

MURAT.

Parlez... Demandez-vous justice?

LA JEUNE FILLE.

C'est votre pitié que j'implore...

MURAT.

Ne tremblez donc pas ainsi.

LA JEUNE FILLE.

Sire, mon père est en prison, condamné... condamné à mort!

MURAT.

Qu'a-t-il fait?

LA JEUNE FILLE.

Mon père s'appelle Ruffo...

MURAT.

Un des chefs des révoltés de la Calabre!

LA JEUNE FILLE.

Oui, sire...

MURAT.

Malheureuse enfant! votre père est un de ceux qui ont provoqué une loi terrible, inexorable!... Ma clémence est enchaînée!

UN HUISSIER, *annonçant.*

La reine!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LA REINE CAROLINE.

MURAT, *à la Reine.*

Venez, madame; j'avais promis d'être inflexible, mais je puis vous transmettre la plus belle prérogative de la couronne, le droit de faire grâce!

CAROLINE.

Merci, Joachim!

MURAT.

Rendez un père à cette pauvre enfant. (*La Reine s'approche d'une table où elle écrit un moment après. A la jeune fille.*) Vous direz à Ruffo qu'il peut faire un bon soldat... Malheur à lui s'il oubliait ce qu'il doit à sa fille!

LÉONARD.

Sire...

MURAT.

Qu'y a-t-il?

LÉONARD.

Sir Hudson Lowe, gouverneur de l'île de Caprée.

MURAT.

Ah! qu'il entre!

SCÈNE X.

LES MÊMES, SIR HUDSON LOWE.

MURAT.

Eh bien! monsieur, je pense que tous les articles de la capitulation ont été remplis fidèlement?

SIR HUDSON LOWE.

Sire, j'ai déjà écrit à mon gouvernement que de part et d'autre, tout s'était passé dans les règles.

MURAT.

Que désirez-vous?

SIR HUDSON LOWE.

J'ai demandé à ne remettre qu'à votre majesté les clefs de la citadelle.

MURAT, *à part.*

C'est vraiment une idée de geôlier. (*Haut.*) Je les reçois, monsieur... Est-ce là tout?

SIR HUDSON LOWE.

Sire, on m'a dit que vous seul pouviez m'autoriser à traverser le littoral de la Méditerranée.

MURAT, *souriant.*

Volontiers, monsieur, et à votre aise. Vous passerez seul plus facilement que si vous aviez avec vous cinquante mille hommes; mon ministre de l'intérieur vous donnera vos passeports. Je pensais que vous deviez vous embarquer?

SIR HUDSON LOWE.

Sire, j'ai changé mon itinéraire; mais j'en écrirai à mon gouvernement.

MURAT.

Monsieur, vous avez été vaincu, et je ne devrais peut-être pas vous adresser de reproches; mais j'ai lu que vous aviez traité avec rigueur quelques prisonniers napolitains.

SIR HUDSON LOWE.

Sire, les prisonniers se plaignent toujours... J'ai seulement usé de précaution envers les miens; je les ai renfermés dans des limites, je me suis fréquemment assuré de leur présence, je les ai soumis à une discipline nécessaire, je...

MURAT.

C'est bien, monsieur!

Hudson Lowe sort.

MURAT, *le regardant sortir, à part.*

Ce n'est pas un officier, ce n'est pas un soldat, c'est un porte-clefs, cet homme!... Ah! Antoinette!

ANTOINETTE.

Sire!

MURAT.

Venez, venez! (*Il lui prend la main et la conduit près de la Reine. A la Reine.*) Madame, c'est une de mes compatriotes, une enfant du midi de la France, que je ne savais pas à Naples... J'ai voulu vous la présenter et la confier à votre bienveillance... Elle s'est toujours dérobée à mes regards, mais je n'ai pas oublié qu'elle a tout le courage d'un soldat et tout le dévouement d'une femme!

ANTOINETTE.

Sire!

CAROLINE.

Vous avez donc voulu imiter les demoiselles Fernig et d'autres Françaises qui ont combattu avec intrépidité? Si vous renoncez à la guerre, n'oubliez pas de vous retirer auprès de la sœur de Napoléon et de l'épouse du roi de Naples.

ANTOINETTE.

Madame, je vous remercie de vos bontés!

MURAT.

Messieurs, faites votre cour à la reine... j'irai bientôt vous retrouver, et nous irons ensemble parcourir le golfe de Naples,

CAROLINE.

Venez, messieurs, suivez-moi sur la terrasse du palais; je ne me lasse pas de contempler cette magnifique capitale.

La Reine sort, suivie de la cour et des autres personnages.

MURAT, *retenant Barbara.*

Restez, Barbara.

SCÈNE XI.

MURAT, BARBARA.

MURAT.

Eh bien! capitaine, nous sommes seuls, je voulais vous parler sans témoins... Vous revenez des côtes de la Sicile; j'ai dû vous rappeler, car notre expédition est différée...

BARBARA.

Oui, sire; Napoléon ne veut pas approuver vos tentatives sur ce pays; il aime mieux sans doute y voir les Anglais...

MURAT, *vivement.*

Je les en chasserai s'il le faut!... je ne veux pas les savoir si près de moi. Je n'ai pas un désir immodéré de conquêtes, mais il faut que mon royaume suive cette voie de grandeur où je l'ai engagé; et, pour cela, j'envahirai la Sicile, ce repaire d'un ennemi toujours prêt à m'entraver!

BARBARA.

Sire, Dieu veuille qu'il en soit ainsi, et qu'on ne vous enlève pas à vos nobles desseins!

UN HUISSIER.

Sire...

MURAT.

Qu'y a-t-il?

L'HUISSIER.

Un aide de camp de S. M. l'empereur Napoléon.

MURAT.

Qu'il entre! qu'il entre!

L'AIDE DE CAMP, *remettant une dépêche.*

Sire, j'ai ordre de repartir immédiatement avec la réponse de votre majesté.

MURAT.

C'est bien, général; vous n'attendrez pas longtemps. (*Après avoir lu la dépêche*). Eh bien! capitaine, l'empereur recommence la guerre, et m'invite à commander la cavalerie.

BARBARA.

Il ne pouvait faire un meilleur choix.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, CAROLINE.

CAROLINE.

Joachim, on m'a dit qu'un aide de camp de l'empereur venait d'arriver?

MURAT.

Oui; l'empereur se remet en campagne, et m'appelle au commandement de la cavalerie.....

BARBARA.

Pardonnez si j'élève la voix, mais cette guerre est-elle donc si légitime, si sainte, qu'elle doive éloigner le roi?

CAROLINE.

Cette guerre, c'est l'empereur qui la déclare, c'est la France qui la soutient, cela suffit, ce n'est pas à nous de la juger!... Il y aura de nouvelles victoires dont mon époux doit avoir sa part. Voulez-vous qu'à défaut de lui, quelqu'un de ses rivaux, Masséna, Davoust, efface sa renommée?

MURAT.

Non, je ne le veux pas: pendant quinze ans je me suis jeté en avant pour arriver le premier!

BARBARA.

Et vous avez toujours trouvé la victoire; mais si désormais la fortune infidèle...

MURAT.

Eh bien! je serais là avec ma cavalerie, vivante muraille que l'ennemi ne romprait pas!

CAROLINE.

Bien, Joachim; et les soldats de la France vous

entoureraient comme à ces jours d'autrefois, où vous étiez si brave et si beau sur le champ de bataille!... Et on dirait: C'est un roi qui nous guide, un roi qui méprise le danger et dont le trône n'a pas énervé la valeur!

MURAT.

Oui, Caroline, je prouverai que je n'ai pas ebangé mon bon sabre de bataille pour un sceptre pacifique... Je veux revoir l'empereur, tranquille sur son cheval, combinant la victoire par son génie, et me disant: « Murat, à toi, enlève ta cavalerie et fais-toi passage à travers ces masses épaisses!... » Je veux revoir le drapeau de la France déployé, et tous ces braves qui m'ont vu simple soldat, et qui me retrouveront roi et soldat!... Je partirai, je partirai!

CAROLINE.

Allons, Joachim, tu reviendras à Naples couvrir de lauriers ce trône où le courage t'a fait monter.

MURAT.

Je reviendrai pour veiller au bonheur et à la gloire de ce peuple que je laisse avec confiance à la sœur de Napoléon!

CAROLINE, *à la porte du fond.*

Faites entrer la cour:

BARBARA, *à part.*

Il s'éloigne de Naples, il va ranimer toute l'affection de l'empereur!... Eh bien! que son absence le perde comme sa présence l'aurait perdu!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, L'AIDE DE CAMP, LA COUR.

MURAT.

Messieurs, je vous fais mes adieux; l'empereur m'appelle auprès de lui; il veut que votre royaume soit représenté aux nouvelles victoires qu'il prépare à la France!... Je reviendrai bientôt; vous savez qu'avec lui une campagne ne dure pas longtemps!.. Je laisse la régence à la reine; tout ira bien, c'est la sœur de Napoléon qui gouvernera!... (*Acclamations.*) Messieurs, de loin comme de près, je penserai aux Napolitains, à leur bonheur, à leur gloire!... (*Nouvelles acclamations.*) Caroline, allons embrasser nos enfans!

La cour sort par le fond, Murat et Caroline par une porte latérale.

Septième Tableau.

En Russie. — Le coin d'un bois. Des cavaliers occupent la scène. Çà et là des sentinelles à cheval.

SCÈNE PREMIÈRE.

On entend quelques coups de canon.

RENAUD, SOLDATS.

RENAUD.

Voilà la musique qui commence à aller plus doucement... on se repose pour se remettre à s'exterminer, à cause de cette grande redoute de la Moskowa!

UN SOLDAT.

Il y a cinq ou six heures que l'infanterie fait les cent mille coups pour en faire déménager les Russes.

RENAUD.

C'est un véritable carnage!... Depuis quinze ans je fais la guerre; nous en avons vu de plusieurs couleurs, je puis m'en flatter; jamais la mitraille et tout le tremblement n'ont balayé le monde comme dans cette coquine de redoute!

LE SOLDAT.

Le roi est encore allé voir le charivari!

RENAUD.

Eh! il se promène par là à travers les boulets et les biscayens, et ils fume une pipe de longueur, moralement parlant!... Cette redoute nous empêche d'aller plus loin et de culbuter l'armée russe... Si ça dure, le roi de Naples finira par y grimper à cheval!

LE SOLDAT.

Ça serait drôle, l'infanterie ne peut pas y monter!

RENAUD.

Motus et silence!... Le voilà!

SCÈNE II.

LES MÊMES, MURAT, UN AIDE DE CAMP, OFFICIERS.

MURAT.

Allons! toujours la même situation!... Ces braves gens se font tuer par milliers, et cette redoute d'enfer n'est pas encore emportée!... Et on veut que nous restions là les bras croisés!... Cette affaire peut décider de la campagne, et la cavalerie est au repos!... (*A l'Aide de camp*) Général, n'oubliez rien de ce que je vous ai chargé de dire à l'empereur!... Ce que je propose est hardi, aventureux; c'est pour cela que nous réussirons!... Qu'il se souvienne d'Ostrowno, où ma cavalerie mit quinze mille Russes hors de combat; de Witepsk, et surtout du plateau de Smolensk, où elle s'établit sous le feu d'une batterie de quarante pièces de canon!

L'AIDE DE CAMP.

Sire, je vais remplir ma mission auprès de l'empereur.

MURAT.

Allez! dites-lui bien que cette redoute peut nous perdre, et que le succès nous conduit à Moscou!... dites-lui que si elle est enlevée, nous écrasons l'armée russe... Si je ne réussis pas, c'est que je serai tué.

MURAT, *se promenant avec agitation.*

Pourvu qu'il n'y ait pas auprès de l'empereur quelques-uns de ces conseillers qui me traitent de fou, et qui, dans leur sagesse, parlent toujours de prudence et de précautions!... On ne peut en

finir que par un coup désespéré, par une de ces tentatives audacieuses qui forcent la victoire!... (*A Castagnac, qui entre.*) Ah! te voilà!

SCÈNE III.

LES MÊMES, CASTAGNAC.

MURAT.

Et d'où viens-tu?

CASTAGNAC.

Je viens de déjeuner.

MURAT.

Ah!

CASTAGNAC.

Oui, ça n'a pas été long; cette gueuse de redoute coupe l'appétit à tout le monde!... faudra qu'on finisse par nous y envoyer.

MURAT.

Tu crois donc que la cavalerie pourrait y pénétrer?

CASTAGNAC.

Elle entre partout, la cavalerie, quand même ce serait dans les tours de Notre-Dame!..... J'avais envie de lui dire ça au déjeuner.

MURAT.

A quoi aurait servi tout ce que tu aurais pu dire?

CASTAGNAC.

Dam! le particulier qui m'avait invité a le bras pas mal long.

MURAT.

Quelque sous-officier?

CASTAGNAC.

Mieux que ça!

MURAT.

Ton capitaine?

CASTAGNAC.

Va toujours!

MURAT.

Un colonel... un général!

CASTAGNAC.

Brrrrr! comme dit le pere Castagnac!

MURAT.

Un maréchal!

CASTAGNAC.

Lui!... c'est lui qui les fait, les maréchaux, et tant qu'il veut!... L'empereur, en propre personne!

MURAT.

Tu es fou!

CASTAGNAC.

Ni fou, ni... gris!... j'ai eu la chose de respecter les bouteilles, à cause de la société... Oui, sacrodious! le véritable empereur!

MURAT.

Je ne comprends pas!

CASTAGNAC.

Voilà!... Tu sais bien que l'autre jour je suis arrivé à l'heure et à la minute pour casser la tête à quelques Russes qui te serraient de trop près?

MURAT.

Oui; sans toi je n'allais pas plus loin.

CASTAGNAC.

C'était une bagatelle!... Mais ça ne te change pas le cœur d'être roi, et tu es bon comme à la Batisde... Quand l'empereur a passé la revue, tu m'as pris par la main et tu lui as conté l'histoire... Même que tu as dit: « Mon frère, voilà un brave, un ami du temps de ma nourrice, qui vient de me sauver la vie. »

MURAT.

Et plus tard je lui ai dit combien tu m'étais dévoué; je lui ai dit que tu n'avais pas voulu de grade, et que tu étais mon ami.

CASTAGNAC.

C'est ça qui lui aura chauffé la tête à mon égard, et qu'il a eu l'idée de passer avec moi un quart d'heure d'agrément, bref de trinquer ensemble... Ce matin, un aide de camp est venu me faire la politesse de sa part, comme quoi l'empereur me priait de lui faire l'honneur de déjeuner avec lui.

MURAT, *riant.*

Et tu as accepté?

CASTAGNAC.

Oui, je ne suis pas fier. Nous avons mangé un morceau sur le pouce; il a bu un coup, j'en ai bu plusieurs, et nous nous sommes quittés comme une paire d'amis... Ah ça, j'y vais un peu du pied droit et du pied gauche, dans les honneurs! je fréquente un empereur et un roi, sacrodious! Tiens, voilà Léonard!... il profite du moment où les prunes ne tombent pas pour venir te parler... En voilà un qui aurait voulu que tu laisses à Naples tous les pékins de la maison royale, à commencer par le chef de file des huissiers... Sacrodious! les coups de canon le font sauter comme une carpe!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LÉONARD.

MURAT.

Eh bien! Léonard, qu'y a-t-il de nouveau?

LÉONARD, *qui s'est avancé avec précaution.*

On s'est tué, on se tue, on se tuera toujours; voilà tout ce que je sais de plus nouveau.

MURAT.

Cela finira...

LÉONARD.

Oui, quand il n'y aura plus personne.

MURAT.

Tu regrettes l'Italie?

LÉONARD.

De tout mon cœur.

MURAT.

Il a fallu me suivre; ton emploi t'en faisait u devoir.

LÉONARD.

Je voudrais rentrer dans les vivres.

MURAT.

C'est un mauvais métier: on a fusillé quelques fournisseurs...

LÉONARD.

J'aurais fait le métier en conscience...

MURAT.

C'est difficile...

LÉONARD.

Il est écrit là-haut que je n'aurai jamais une existence conforme à mon caractère. Je ne me plains pas, je suis heureux et fier de la protection

d'un roi; mais je ne puis m'accoutumer à la mitraille! Donner audience, introduire les gens sous une grêle de boulets de canon, et prendre un air gracieux!... Ah! j'étais venu pour demander si le courrier de Naples pouvait partir.

MURAT.

Non, qu'il attende que la redoute soit emportée!

Coups de canon et de fusil.

LÉONARD.

Je puis m'éloigner?

MURAT.

Un instant! il faut mettre en ordre ces dépêches, et les donner à un de mes aides de camp.

LÉONARD, *à part*

Allons! bon!

CASTAGNAC.

Sacrodious! ça va chauffer.

RENAUD, *s'approchant.*

L'armée russe a fait un pas en avant: les balles portent jusqu'ici.

LÉONARD, *à part.*

Bien obligé!... ils vous disent ça avec une tranquillité!... je n'en finirai pas avec ces dépêches. Je puis me vanter d'avoir eu une idée ingénieuse en venant ici... j'y serai enseveli!

MURAT, *regardant au loin.*

La redoute tient encore, et la bataille va s'engager!... Repoussés! toujours repoussés!... oui, le découragement les gagnera... Et ne pouvoir marcher! attendre un ordre qu'on ne voudra pas donner peut-être!

Coups de canon. Un boulet tombe aux pieds de Léonard, qui se jette en arrière.

CASTAGNAC.

Qu'est-ce que tu as donc, Léonard? Tu as l'œil gauche effaré.

LÉONARD.

Je n'ai rien... au contraire... (*A part.*) Je suis perdu...

Cris au loin. Fusillade.

MURAT.

Et cet officier qui ne revient pas!... Je ne l'attendrai point. Advienne que pourra... je passerai s'il le faut, par un conseil de guerre, mais j'entrerai dans la redoute. A cheval! à cheval!

Mouvement. On monte à cheval.

L'AIDE DE CAMP, *accourant.*

Sire...

MURAT.

Eh bien?

L'AIDE DE CAMP.

L'empereur vous autorise à faire marcher la cavalerie...

MURAT.

Ah!

L'AIDE DE CAMP.

Le roi de Naples, a-t-il dit, propose l'impossible, mais son courage fait des miracles.

MURAT.

Mes amis, l'infanterie n'a pu entrer dans la redoute, la cavalerie l'emportera .. En avant!

TOUS.

En avant!

CASTAGNAC.

Viens-tu avec nous, Léooard?

LÉONARD.

Merci!

Léonard se sauve, tandis que les autres partent au galop.

Huitième Tableau.

La grande redoute de la Moskowa. — Les Russes font du haut de la redoute, un feu meurtrier sur l'infanterie française qui fait des efforts désespérés pour y pénétrer. La garde impériale vient à son tour, et ses rangs s'éclaircissent au pied de la redoute. Lutte opiniâtre, furieuse; soldats français qui cherchent à escalader, et qui tombent foudroyés par la mitraille. Tout à coup ces derniers crient: *Murat!... Murat!...* Murat arrive à la tête de sa cavalerie, et s'approche de la redoute. La lutte recommence avec fureur; les cavaliers, Murat à leur tête, se jettent sur la redoute avec une aveugle impétuosité Repoussés d'abord, ils précipitent leurs chevaux, et franchissent l'entrée de la redoute. Mêlée tumultueuse; les Russes sont accablés, et Murat paraît sur le sommet de l'enceinte, entouré de cavaliers. Cris, acclamations. Tableau.

ACTE TROISIEME.

Neuvième Tableau.

En Provence, aux environs de Toulon. — Une gorge de montagnes. Rochers escarpés, la mer en vue. Quelques maisons çà et là, mais au lointain.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau commencement de nuit.

BANÈS, PAYSANS.

BANÈS.

Il paraît que tout est tranquille pour le moment du côté de Toulon... Nous n'entendons plus le tapage de tout-à-l'heure.

UN PAYSAN.

Ce n'est pas la même chose à Marseille... Voilà trois jours qu'on se bat dans les rues.

BANÈS.

On se bat! c'est-à-dire que des brigands, comme ceux que nous avons vus passer ce matin, ont égorgé d'anciens mamelouks de la garde. C'était pourtant bien assez que la bataille de Waterloo ait été perdue; c'est affreux de penser qu'on risque la mort pour avoir tenu à ce pauvre empereur!

LE PAYSAN.

Prenez donc garde, père Banès!

BANÈS.

Ah bah! on ne viendra pas nous tracasser dans notre petit village... ce serait bien le diable si on ne nous laissait pas tranquilles par ici! (*Regar-*

dant la maison.) Est-ce que notre nouvelle voisine serait sortie? j'aurais pourtant bien voulu lui souhaiter le bonsoir... ça a l'air d'une bien brave femme.

LE PAYSAN.

La petite Mariette, qui est restée avec elle en qualité de servante, dit qu'elle est bonne comme le bon pain... Elle ne regrette pas ses anciens maîtres, ceux qui ont vendu la maison...

BANÈS.

En parlant de Mariette, là voilà qui revient en chantant, comme à son ordinaire.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIETTE.

MARIETTE, *entrant.*

Tra la la la la, tra la la la la... Tiens! que de monde! est-ce que vous m'attendez pour danser?

BANÈS.

Oui, nous avons bien le cœur à la danse! Est-ce que tu ne reviens pas de Toulon?

MARIETTE.

Si, puisque c'était jour de marché aujourd'hui.

BANÈS.

Ça va-t-il un peu mieux par là?

MARIETTE.

C'est-à-dire ça va mieux!... Il n'y a plus dans la ville ces beaux officiers et ces beaux soldats qui y étaient... on n'y voit plus qu'une troupe de gueux tous plus laids les uns que les autres... ils vous font peur, rien qu'à les voir! Savez-vous si le neveu de dame Marianne est à la maison?

BANÈS.

Non...

MARIETTE.

Voilà un marin qui est gentil et doux!... Ah! que je voudrais avoir un neveu comme ça... pour mari!... Figurez-vous qu'il est triste, triste, que je passerais comme ça des heures entières à le regarder... ah! oui.

BANÈS.

Pardi! il a du regret de ne plus être en mer, pas autre chose... il va courir à chaque instant là-bas, le long de la côte... Chut! voici dame Marianne.

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARIANNE.

BANÈS *et* LES AUTRES PAYSANS.

Bien le bonsoir, dame Marianne.

MARIANNE.

Bonsoir, mes amis!

BANÈS.

Eh bien! vous plaisez-vous toujours dans notre village?

MARIANNE.

Certainement, mon voisin... avec de braves gens comme vous!

BANÈS.

Nous aurons du plaisir à vous y garder, dame Marianne, vous et votre neveu...

MARIETTE.

Oh! oui... c'est un si joli homme!

MARIANNE.

Mais je ne pense pas à vous quitter de sitôt... j'ai acheté cette maison pour y demeurer, bien entendu...

BANÈS.

Et vous attendez toujours votre frère?

MARIANNE.

Oui, avec un ou deux de ses amis qui sont marins comme lui, et qui servaient sur le même bâtiment.

BANÈS.

Puisque la paix est faite, ils ne tarderont pas à arriver.

MARIANNE.

Je l'espère.

BANÈS.

Faut pas vous inquiéter si on tracasse d'anciens militaires : les matelots ne sont pas tourmentés, vu qu'il y en a plusieurs de par ici...

MARIANNE.

Oh! certainement, il n'y a rien à craindre... d'ailleurs, tout me paraît tranquille à présent... Rien de nouveau à Toulon, n'est-ce pas, Mariette?

MARIETTE.

Non... ah! si... mais ce n'est plus pour les militaires, ça.

MARIANNE.

Qu'est-ce donc?

MARIETTE.

Vous savez bien qu'on disait que le roi... celui qui est si bel homme .. Murat, était caché dans le pays?

MARIANNE *et* LES PAYSANS.

Eh bien?

MARIETTE.

Eh bien! on vendait sur la place un papier où on parlait de lui.

MARIANNE.

Ah!

MARIETTE.

Même que je l'ai acheté, ce papier; mais comme je ne sais pas lire couramment...

MARIANNE.

Voyons! voyons!

MARIETTE.

Tenez, je l'ai là...

MARIANNE.

Donne, donne!

Elle prend le papier des mains de Mariette, le parcourt en silence, et cherche à maîtriser son émotion.

BANÈS.

Qu'est-ce qu'il y a donc sur ce papier, dame Marianne?

MARIANNE.

Il y a qu'on offre de l'argent à celui qui livrera mort ou vif le roi Murat.

MARIETTE.

Par exemple! est-ce qu'il y aurait quelque scélérat capable de perdre un homme qu'on dit qu'il est beau comme il n'y en a pas?

BANÈS.

Oui, on en trouverait; mais j'espère bien que, tôt ou tard, le tonnerre lui tomberait dessus!

MARIANNE.

Je pense bien que ce n'est pas ici qu'on trouverait un misérable pareil ?

BANÈS.

Dans ce village!... j'y mettrais le feu de ma main, si ça arrivait!... Mais faut croire que le roi Murat se sera sauvé d'un autre côté... Allons, allons, il se fait tard... Venez-vous, les voisins?

LES PAYSANS.

Oui, oui!

BANÈS.

Bonne nuit, dame Marianne! à demain!

MARIANNE.

A demain, mes amis!

Banès et les paysans s'éloignent.

MARIETTE.

Votre neveu s'attarde beaucoup, dame Marianne.

MARIANNE.

C'est vrai.

MARIETTE.

Voulez-vous que j'aille le chercher?

MARIANNE.

Non, non, ce n'est pas la peine... Rentre, ma fille, rentre.

MARIETTE.

Oui, dame Marianne. (*Revenant.*) Après ça, si vous voulez que j'aille le chercher, votre neveu?

MARIANNE.

Mais non.

SCÈNE IV.

MARIANNE, *seule, s'asseyant sur un banc.*

Ah! mon Dieu, pourvu qu'il puisse venir ici pour attendre le moment de s'embarquer!... Il y serait en sûreté, et, s'il le fallait, nous serions prêts à mourir pour lui donner le temps de s'échapper... Et mon frère qui n'arrive pas! Faut-il encore craindre quelque malheur de ce côté?... Non, je l'espère : cette idée que j'ai eue de m'établir ici nous servira tous : c'est un asile pour le roi. Je lui disais bien, lorsque tout a été perdu et qu'il est venu en Provence : Il faut trouver une maison dans quelque village, pour vous y retirer si vous êtes poursuivi; une minute peut sauver la vie d'un homme!... (*Elle s'est levée.*) Antoinette ne revient pas!... Si le roi avait été reconnu en quittant la maison de l'amiral Lallemant!... Ah! la voici! (*Allant à Antoinette.*) Eh bien?

SCÈNE V.

MARIANNE, ANTOINETTE.

ANTOINETTE.

Je l'ai vu tout-à-l'heure là-bas, sur la plage de Bonnette, à l'endroit que vous m'aviez désigné, et qui était convenu entre vous... Il était là, épuisé par la fatigue, et cherchant des yeux sur la mer le brick qui peut le sauver ou le perdre.

MARIANNE.

Le perdre!

ANTOINETTE.

N'est-ce pas Barbara qui le commande?... J'ai peur de cet homme.

MARIANNE.

Il a toujours fidèlement servi le roi... Pourquoi aurait-il écrit à Murat qu'il l'emmènerait loin de la Provence, où il est menacé?... Vous vous trompez, Antoinette.

ANTOINETTE.

Dieu le veuille!

MARIANNE.

Viendra-t-il?

ANTOINETTE.

Il va venir. Il a fallu attendre que la nuit fût plus avancée, car on le cherche avec fureur, car on pourrait... non, on ne pourrait pas reconnaître le roi sous les vêtemens qui le couvrent. Ah! qui nous aurait dit, il y a si peu de temps, que nous le verrions si malheureux?... C'est maintenant qu'il connaîtra tout notre dévouement, n'est-ce pas, Marianne?

MARIANNE.

Oh! oui; lorsque nous avons quitté Naples, nous savions bien que nous trouverions l'occasion de lui prouver notre attachement. Pauvre Murat! qu'il lui reste au moins quelques amis!.... Qu'il ne trouve pas partout l'ingratitude, lui qui a été si bon dans la prospérité!

MARIETTE, *qui a regardé par la porte.*

Vous m'avez appelée, dame Marianne?

MARIANNE.

Non, ma fille.

SCÈNE VI.

ANTOINETTE, MARIANNE, MARIETTE.

MARIETTE.

Ah! il m'avait semblé entendre...

ANTOINETTE, *bas, à Marianne.*

Je vais voir s'il vient.

MARIETTE, *à Antoinette.*

Vous allez encore vous promener?

ANTOINETTE.

Non, Mariette, non.

Elle va au bord du plateau.

MARIETTE, *à Marianne.*

Mon Dieu! comme votre neveu a l'air chagrin! Il a peut-être quelque peine de cœur dans la tête.

MARIANNE.

Un marin ne s'embarrasse guère de cela.

MARIETTE.

C'est dommage! J'avais pourtant idée qu'une Provençale serait bien heureuse avec lui.

MARIANNE.

Tu te trompes.

MARIETTE.

Ah!

MARIANNE.

Oui, il est comme tous les marins, il ne pense qu'à son état.

MARIETTE.

Vous croyez, dame Marianne? c'est donc pour attendre votre frère que vous restez là?

MARIANNE.

Juste. Et tu vas tout préparer dans la maison, parce qu'il ne reviendra peut-être pas seul.

MARIETTE.

J'y cours, dame Marianne, j'y cours. (*Elle rentre lentement. — Regardant Antoinette.*) — Elle a beau dire, il est trop gentil pour qu'on ne soit pas heureuse avec lui. (*Soupirant.*) Ah!

Elle rentre.

SCÈNE VII.

ANTOINETTE, MARIANNE, *puis* MURAT.

ANTOINETTE, *se rapprochant de Marianne.*

Mon Dieu, si on l'avait suivi! s'il avait oublié le chemin qui conduit ici! Marianne, je retourne à la plage de Bonnette.

MARIANNE.

Non, attendez encore... Il faut craindre d'éveiller les soupçons. Pourtant, je commence à avoir de l'inquiétude. (*On voit Murat marcher péniblement, gravir un sentier et arriver sur le plateau.*) Voilà quelqu'un...

ANTOINETTE.

C'est lui!

MARIANNE, *étonnée.*

Le roi!

Antoinette court à Murat, qui s'appuie sur elle et va s'asseoir sur le banc.

MURAT.

Merci, mon enfant! merci, Marianne! Tu vois que je me suis souvenu de ta maison.

MARIANNE.

Elle est à vous; vos bienfaits m'ont procuré le moyen de vous réserver cet asile.

MURAT.

Oui, voilà ce qui reste au roi de Naples; mais c'est encore beaucoup; j'y retrouve deux cœurs dévoués, et je puis y abriter ma tête proscrite.... Waterloo! Waterloo! tombeau de l'empire où j'aurais voulu disparaître!...

ANTOINETTE.

Sire, il ne faut pas dire un dernier adieu à l'espérance.

MURAT.

L'empereur est vaincu, et je n'étais pas là pour combattre et mourir sous ses yeux, pour effacer ce moment de vertige qui obscurcit notre amitié. Ah! ce cercle de feu qu'on appelle la couronne rend fou, et, malgré nous, domine et emporte notre destinée!... Enfin!...

MARIANNE.

Sire, ne voulez-vous pas entrer?

Il retombe assis.

MURAT.

Je suis bien ici; je pourrai apercevoir le brick que j'attends... Il amène ton frère, ton frère, qui me parlera de ma femme et de mes enfans... Mes enfans!...

ANTOINETTE.

Vous les reverrez.

MURAT.

Oh! oui... N'est-ce pas pour cela que je me cache comme un mendiant devant les misérables qui en veulent à ma vie, et que j'affronterais seul contre tous, si je n'étais père, et si je ne songeais que la fortune a des retours?... (*Se levant.*) C'est donc ainsi que je devais revoir la France! Ah! si je suis monté haut dans les grandeurs humaines, la chute a été rapide et profonde!..... Un royaume perdu, et la proscription sur la terre natale!...

Il retombe assis.

ANTOINETTE.

Sire, vous vous fatiguez.

MURAT.

Vous avez raison, mon enfant; la journée a été assez rude J'ai quitté ce matin la maison du brave et digne amiral Lallemant, où je n'étais plus en sûreté, et j'ai erré sur le rivage, dévoré par un soleil ardent et par une impatience que je ne pouvais maîtriser.

MARIANNE.

Ne voulez-vous pas réparer vos forces?...

MURAT.

Plus tard... plus tard. Maintenant, Marianne, un verre d'eau pour le roi de Naples!

MURAT, *à Antoinette, dont il prend la main.*

Pauvre enfant que je retrouve ici, et qui me fuyait lorsque j'étais sur le trône! (*Antoinette s'éloigne en pleurant. — A Marianne.*) Elle pleure!... (*Il boit.*) Merci, Marianne! Je veux que tu retournes bientôt à la Bastide.

MARIANNE.

Mais...

MURAT.

Je le veux, entends-tu? Ton père ne doit pas mourir sans avoir auprès de lui un de ses enfans. Je suis père, moi, je sais ce qu'on souffre!

ANTOINETTE, *se rapprochant.*

Sire...

MURAT.

Qu'y a-t-il?

ANTOINETTE.

Un canot est amarré là-bas, au pied du rocher.

MURAT, *se levant et allant au bord du plateau.*

Un canot!... oui!... Et plus loin, un bâtiment, le brick de Barbara, sans doute!... Fortune, tu ne m'as pas abandonné!...

ANTOINETTE.

Sire, écoutez-moi : je me trompe peut-être, je voudrais me tromper; mais une voix secrète me crie que Barbara peut trahir votre confiance.

MURAT.

Lui, mon enfant!... votre dévouement vous égare... Barbara m'a toujours servi avec fidélité, et il a traversé les mers pour me venir en aide... Dieu me garde de le soupçonner!

MARIANNE.

Mon frère! Léonard!

CASTAGNAC.

En ligne droite, sacrodious!...

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, CASTAGNAC, LÉONARD.

CASTAGNAC, *désignant Murat, qui est un peu éloigné.*

Qui vive?

MARIANNE.

C'est le roi!

CASTAGNAC *et* LÉONARD, *surpris.*

Murat!

MURAT.

Oui, mes amis, c'est moi!

Il leur prend la main.

CASTAGNAC.

Ah ça! qu'est-ce qu'il y a de nouveau? Quand je suis parti, ça n'allait pas supérieurement, mais ça allait mieux.

MURAT.

Ce qu'il y a de nouveau? L'armée française a été écrasée; les ennemis ont envahi la France, et ma tête est mise à prix!...

CASTAGNAC.

Triple tonnerre!...

MURAT.

Et Naples! parlez-moi donc de Naples!

LÉONARD.

Il s'est passé des actes que j'ai désapprouvés, et qu'en ma qualité d'ancien clerc de procureur, j'ai trouvés contraires à toutes les lois et coutumes.

MURAT.

Parle donc clairement!... Ma femme, mes enfans sont en route pour la France, n'est-ce pas? La France ne leur est pas fermée comme à moi? Le commodore Campbell a signé la capitulation qui les autorise à rentrer dans leur patrie.

LÉONARD.

C'est de cette capitulation que je voulais parler...

CASTAGNAC.

On n'a pas tenu parole, voilà!

MURAT.

Comment?

LÉONARD.

La reine et les princes ont été embarqués pour Trieste.

MURAT.

Infamie!... Et je ne me retrouverai pas face à face avec les traîtres qui violent ainsi la foi jurée!.... Ce n'est que pour ma femme et mes enfans que je n'ai pas défendu Naples et mon royaume jusqu'à la dernière extrémité! Ce n'est que pour eux que j'ai consenti à une capitulation, moi Murat, qui n'avais jamais reculé! Et cette capitulation, on la foule aux pieds, et, pour ajouter à toutes mes misères, à toutes mes souffrances, on livre à l'exil ma famille que j'avais placée sous la sauvegarde de l'honneur!... Mon Dieu, si vous ne me rendez pas la couronne que vous m'avez retirée, faites au moins que je redevienne soldat, que je retrouve le champ de bataille et ces indignes ennemis!

Il va s'asseoir sur le banc.

ANTOINETTE, *à part.*

Pauvre Murat!

Murat est assis sur le banc, plongé dans ses réflexions. Castagnac s'est approché de lui et le regarde avec affection.

CASTAGNAC.

Murat, je t'apporte de Naples les pistolets que t'avait donnés la reine, et ton sabre d'Aboukir, d'Eylau et de la Moskowa.

MURAT.

Merci! je m'en servirai peut-être encore!

CASTAGNAC.

Ce n'est pas la peine de te dire que je suis toujours prêt à me faire couper en morceaux pour ton service!...

MURAT.

Je le sais, je le sais.

CASTAGNAC, *lui prenant la main avec expression.*

Je ne croyais pas qu'il viendrait un moment où je t'aimerais plus que jamais... c'est venu!... (*Les autres personnages se sont approchés.*) Que faut-il faire?

MURAT.

Où est Barbara?

LÉONARD.

Dans le canot. Il a été plein de procédés, je l'avoue; il nous a suivis jusqu'à deux pas d'ici.

CASTAGNAC.

Il a dit que si nous te trouvions, et que tu veuilles lui parler, nous n'avions qu'à lui dire un mot, et qu'il arriverait!...

MURAT.

Eh bien! va le chercher.

CASTAGNAC.

Ça y est.

Il s'éloigne.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, *moins* CASTAGNAC.

MURAT.

Rentrez, mes amis, rentrez! Mais d'abord, écoutez. Vous m'avez suivi depuis bien des années à travers la bonne et la mauvaise fortune... Il ne me reste pas un de mes nobles courtisans d'autrefois; vous, enfans du peuple comme moi, je vous trouve fidèles au malheur!... Je m'éloigne, et je ne sais ce que la destinée me réserve, je ne sais même à quel rivage j'aborderai. Je puis trouver la mort ou ressusciter ma puissance!... Quoi qu'il advienne, je veux emporter l'assurance que la pauvreté, du moins, ne vous atteindra pas!... Tenez! voici les joyaux de ma couronne!...

LÉONARD, ANTOINETTE *et* MARIANNE.

Sire...

MURAT.

Ce n'est pas largesse royale, c'est partage entre frères!... Qui refuse ne m'aime pas!...

TOUS.

Sire...

MURAT.

Allez, faites les parts; j'irai prendre la mienne en vous disant adieu!... Maintenant, laissez-moi attendre Barbara!..

LÉONARD, *à part.*

S'il voulait, il me ferait affronter un canon!...

Il entre dans la maison avec Antoinette et Marianne.

SCÈNE X.

MURAT, *puis* CASTAGNAC, BARBARA *et* LUIDGI.

MURAT.

Nobles cœurs!... Ils me rendent l'infortune plus légère!... Allons! je me sens plus de force; ce qu'on a fait à ma famille a ranimé mon énergie en éveillant ma colère! le lion n'est pas mort!... Voici Barbara!... (*Il va au devant de lui.*) Je vous salue, capitaine.

BARBARA.

Sire...

MURAT, *désignant Luidgi.*

Quel est cet homme?

BARBARA.

Un ami dévoué.

MURAT.

Vous n'avez pas oublié votre malheureux roi... J'ai l'espoir de vous récompenser un jour. Votre brick peut s'éloigner?

BARBARA.

Quand vous voudrez, sire.

MURAT.

Vous me prenez à votre bord?

BARBARA.

C'est pour cela que je suis venu de Naples.

MURAT.

Où me conduirez-vous?

BARBARA.

Où vous voudrez.

MURAT.

C'est bien. En Corse d'abord... je me réfugierai dans ses montagnes... j'ai là des amis, de vieux compagnons d'armes.

BARBARA.

Sire, vous en avez aussi dans toute l'Italie, et le royaume de Naples se souvient de votre majesté.

MURAT.

Vous croyez donc que si la destinée nous jetait sur ses côtes, je ne serais pas reçu en ennemi?

BARBARA.

Vous seriez reçu comme Napoléon quand il quitta l'île d'Elbe pour remonter sur le trône de France.

CASTAGNAC.

Halte-là; pardon et excuse si je prends la parole. L'empereur allait dire bonjour aux Français; j'y ai plus confiance qu'aux Italiens, soit dit sans vous offenser. (*A Murat.*) Vois-tu, faut filer d'ici, c'est sûr et certain; mais faut prendre garde de s'enfoncer!...

BARBARA, *à Castagnac.*

Que craignez-vous?

CASTAGNAC.

Rien pour moi; pas même la fin du monde... mais pour lui, j'ai de l'œil et je veille au grain, sacrodious!

BARBARA.

Sire, mon brick est à vos ordres; la France vous proscrit, choisissez votre asile!... Je faisais un rêve pour vous, je vous voyais finir votre exil sur votre trône reconquis.

MURAT.

Ce serait beau, ce serai hardi!... Oh! si je pouvais réunir une poignée de mes vieux soldats, je chasserais de Naples ces Autrichiens et ces Anglais qui m'ont pris ma couronne!... Allons! nous y penserons dans la traversée!... Barbara, ce que vous m'avez dit fermente dans ma tête. Après tout, ne suis-je pas un roi de fortune? la fortune cède à l'audace... Mais le temps est précieux; il faut partir. (*A Castagnac.*) Va embrasser ta sœur. Tous trois, vous m'attendrez dans le canot. Je veux écrire à la reine; il me semble qu'aujourd'hui ma destinée prend une face nouvelle!...

Il entre dans la maison avec Castagnac.

SCÈNE XI.

BARBARA, LUIDGI.

LUIDGI.

Eh bien?

BARBARA.

Eh bien! il est à nous! je ne le quitterai que sur les plages de la Calabre; c'est l'ordre de notre roi Ferdinand.

LUIDGI.

Mais puisqu'en France il est proscrit, menacé de mort!...

BARBARA.

On ne le tuerait pas!... Demain il recevrait un sauf-conduite pour Trieste, je le sais; il nous échapperait, et tôt ou tard, avec son génie aventureux, il ferait éclater une de ces conspirations qui déjà s'ourdissent à Naples en sa faveur! nous serions pris à l'improviste; il vaut mieux qu'on l'attende lorsqu'il se jettera sur les côtes d'Italie!...

LUIDGI.

C'est juste. Et alors?

BARBARA.

Alors il n'aura pas le sauf-conduit que déjà peut-être on a reçu à Toulon... alors notre tâche sera remplie, je ne le haïrai plus.

CASTAGNAC, *entrant.*

Partons-nous?

BARBARA.

Partons! Et le roi?

CASTAGNAC.

Il va venir nous rejoindre au canot. (*A part.*, Sacrodious! ça ne va pas. Je suis comme un conscrit qui voit le tremblement pour la première fois. Est-ce qu'il y aurait du chien par hasard?... Ah! bah!...

Il s'éloigne avec Barbara et Luidgi. Au moment où ils disparaissent, on voit arriver, du côté opposé, des hommes d'un aspect sinistre, qui examinent avec soin autour d'eux; ils s'approchent de la maison. La nuit est venue.

SCÈNE XII.

PROVENÇAUX, *puis* MARIANNE.

UN PROVENÇAL, *examinant la maison.*

C'est ici la maison de cette femme; il est là-dedans bien sûr!...

DEUXIÈME PROVENÇAL, *ajustant son fusil.*

Je m'en vais les réveiller.

PREMIER PROVENÇAL, *rabattant le fusil.*

Tron de l'air! tu veux donc qu'il *descampe!...* c'est comme ça qu'on manque son affaire. Dites donc, je ne vois plus le faraud qui a dépisté le lièvre... c'est encore un oiseau qui n'aime guère à se trouver là quand il faut jouer du couteau ou de la carabine. Enfin, chacun son métier!... Ah ça! la somme est bonne, il faut la gagner. Faites attention que Murat n'est pas un gibier de tous les jours, tron de l'air! si nous pouvions le prendre dans le lit, ça irait mieux; autrement il se défendra comme un diable qu'il est!...

DEUXIÈME PROVENÇAL.

On dit que dix hommes ne lui feraient pas peur.

PREMIER PROVENÇAL.

Il peut bien ne pas avoir peur, pourvu qu'on ne le manque pas!... Ah ça! laissez-moi faire, ne vous montrez pas tout de suite; faut pas être trop gourmand, tron de l'air!... (*Il frappe à la porte de la maison, qui ne s'ouvre pas d'abord.*) Est-ce qu'il faudra l'enfoncer? bagasse!...

Il frappe encore.

MARIANNE, *ouvrant la porte et la tirant à la vue des Provençaux.*

Que demandez-vous? que voulez-vous?

PREMIER PROVENÇAL.

Nous voulons parler à l'homme qui est dans ta maison.

MARIANNE.

Cet homme, c'est mon frère!

PREMIER PROVENÇAL.

Allons donc, tron de l'air, nous le connaissons bien... laisse-nous entrer!

MARIANNE.

Non! non!

PREMIER PROVENÇAL.

Ah çà! pas tant de bruit!

Il la tire violemment par le bras.

MARIANNE.

Vous n'entrerez pas! vous n'entrerez pas!... Tout le village viendra à notre secours. Prenez garde, assassins!...

PREMIER PROVENÇAL, *cherchant à entrer.*

Ah! tu nous fais perdre notre temps, toi!

MARIANNE.

Mais de quel droit venez-vous chez moi? je ne vous connais pas!... Tenez! vous voyez que je parle bas pour ne pas attirer du monde! éloignez-vous! vous vous êtes trompés en venant ici!...

PREMIER PROVENÇAL.

Je veux entrer, mille tonnerres!... Laisse-moi passer!...

MARIANNE, *contre la porte.*

Tuez-moi donc!

PREMIER PROVENÇAL.

Ah! il faut ça! Tiens!

Il va la frapper; la porte s'ouvre, Murat paraît.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, MURAT, *puis* LÉONARD *et* ANTOINETTE.

MURAT, *un sabre à la main.*

Qu'y a-t-il? Marianne!... (*Aux Provençaux.*) Ah! vous vous attaquez à une femme! vous venez pour m'assassiner, n'est-ce pas?

MARIANNE.

Fuyez! fuyez!

MURAT.

Fuir! devant eux!

PREMIER PROVENÇAL.

Allons! Tiens!...

Il va vers lui.

MURAT.

Misérable!... Tu ne vois donc pas que j'ai mon sabre? (*A un autre.*) Laisse-la ta carabine, toi, tu me manquerais!... Ah! vous venez pour me tuer! vous devriez savoir que ce n'est pas facile!... Il y a vingt ans que je passe à travers la mitraille, à travers des armées entières. (*S'avançant.*) C'est moi qui tue, entendez-vous? Eh bien! le voici, le roi de Naples, seul devant vous, il ne reculera pas, et vous lui ferez place!... Malheureux! respect au soldat français échappé à la mort sur tant de champs de bataille! respect au roi pauvre, proscrit, et qui vous pardonne!

Il leur ordonne de s'éloigner par un geste impérieux et digne, auquel ils obéissent.

MURAT.

Léonard, tu porteras ma lettre à la reine, et ensuite tu seras libre.

LÉONARD.

Je me propose de redevenir simple citoyen.

MURAT.

Adieu, Marianne. Embrasse-moi.

MARIANNE.

Je ne voudrais pas vous quitter; il me semble que je ne vous reverrai plus!

MURAT.

Va auprès de ton père; il est bien vieux, il ne peut t'attendre long-temps. Adieu. (*Il fait quelques pas. A Antoinette.*) Vous me suivez, mon enfant?

ANTOINETTE.

Toujours, sire!...

Tous deux s'éloignent; Marianne, après les avoir suivis tristement des yeux, rentre dans la maison avec Léonard.

Dixième Tableau.

En Calabre. — Le bord de la mer; des rochers. Au fond, le Pizzo, où on arrive par un chemin disposé en escalier. Un poste occupé par des soldats napolitains.

SCENE PREMIÈRE.

LE CAPITAINE TRENTA-CAPELLI, LUIDGI.

TRENTA-CAPELLI.

Vous dites que Murat s'était décidé à se rendre à Trieste?

LUIDGI.

Oui, capitaine; avant d'arriver en Corse, il s'était arrêté à ce projet, qu'il abandonna à la vue du peuple qui se précipitait au devant de lui avec enthousiasme... Hier encore, il était revenu à ce projet, grâce aux officiers qui l'entourent... mais le capitaine Barbara l'aura fait changer de résolution par un moyen ou par un autre, et il m'a envoyé ici pour que tout le monde fût en mesure... Le brick est toujours en vue; si une chaloupe s'en détache, elle portera Murat.

TRENTA-CAPELLI.

Eh bien! nous le recevrons!... J'ai avec moi toute la gendarmerie de Cosenza; il y a là dans le Pizzo environ trois cents hommes, et un nombre à peu près égal de soldats échelonnés derrière les rochers du rivage... Il sera facile de l'envelopper, lui et sa troupe... Retournez-vous à la flottille?

LUIDGI.

Non; ce serait éveiller les soupçons. Barbara a trouvé un prétexte pour m'envoyer au Pizzo... C'est ici que je dois attendre le débarquement...

TRENTA-CAPELLI.

Vous ne voulez pas vous concerter avec les autorités du Pizzo?

LUIDGI.

Je verrai si j'ai des ordres à leur donner.

TRENTA-CAPELLI.

Des ordres!

LUIDGI.

Capitaine Trenta Capelli, il y a déjà plusieurs années que Barbara et moi nous suivons cet homme, qui va finir ici ses aventures... Nous avons des pouvoirs qui viennent de haut et devant lesquels les ministres de sa majesté s'inclineraient... Tenez-vous pour averti!

TRENTA-CAPELLI.

Signor, je sais obéir!

LUIDGI.

Voyez, la chaloupe vient au rivage!

TRENTA-CAPELLI.

Oui.

LUIDGI.

Vous savez quel est le signal?... C'est moi qui le donnerai.

TRENTA-CAPELLI.

Un coup de feu tiré du haut de ce rocher.

LUIDGI.

Si Murat vient à terre, et se présente avec les passeports qu'il tient de l'Autriche, nous ne pouvons l'empêcher de regagner la mer et de continuer sa route... s'il fait un appel à la révolte, il nous appartient mort ou vif!... A votre poste

Trenta-Capelli s'éloigne.

SCÈNE II.

LUIDGI, *seul.*

Lui, regagner paisiblement le brick, lorsque toute son ambition s'est réveillée... Jamais!... D'ailleurs, je me fie à Barbara pour le pousser à quelque tentative insensée!... La chaloupe approche rapidement... Y est-il?... Oui!... Et Barbara ne l'a pas quitté!... Mais, tous ces Calabrais que le dimanche attire sur le rivage!... C'est vainement que nous avons pris nos mesures en silence et avec précaution... Qu'importe?... C'est au milieu de la foule que naissent les résolutions exaltées, rapides!... Allons, à mon rocher!... j'entendrai tout, et je choisirai bien le moment!

Il va se cacher derrière un rocher. La chaloupe paraît, portant Murat, Castagnac, Barbara et des officiers. Elle touche au rivage, et les personnages qui la montent descendent à terre.

SCÈNE III.

MURAT, CASTAGNAC, BARBARA, UN GÉNÉRAL, DES OFFICIERS, LUIDGI, *caché*, CALABRAIS.

MURAT, *à Barbara.*

Eh bien! capitaine, nous voici à cent pas de la ville du Pizzo; vous pouvez vous y procurer les vivres dont nous avons besoin... Quant à moi, j'ai voulu descendre encore une fois sur la terre Napolitaine... Je reconnais parfaitement ce rivage... Voilà l'église que je fis réparer à mon passage par cette ville... (*A Barbara.*) Eh bien! allez, nous vous attendrons.

BARBARA.

Je ne puis aller au Pizzo sans les passeports que l'Autriche vous a donnés.

MURAT.

Mais, vous avez les vôtres?

BARBARA.

Je ne crois pas qu'ils puissent me suffire.

MURAT.

Vous vous trompez... Ils vous ont suffi dans tous les ports de mer où nous avons relâché... les miens sont pour moi et ne vous mettraient pas à couvert!... (*Vivement.*) D'ailleurs, je veux les

garder!... (*Moment de silence.*) Obéissez, capitaine! (*Barbara reste immobile.*) Malheureux!... Savez-vous que ce n'est pas d'aujourd'hui seulement que je commence à vous soupçonner?

BARBARA.

Je n'irai pas au Pizzo!

MURAT.

Eh bien! j'irai, moi!... Capitaine, prenez garde à vous!... Allons, messieurs, j'aime autant ceci; je ne passerai pas si près d'une ville de mon royaume sans y mettre le pied!... (*Arrivent plusieurs Calabrais, le sergent Tavella, et quelques hommes du poste qu'il commande. Tous regardent avec étonnement Murat, qu'ils ne reconnaissent pas d'abord, et l'état-major qui l'entoure. Murat tient à la main ses passeports.*) Eh bien! messieurs, n'est-il pas étrange que j'aie besoin de passeports pour traverser cette foule de mes anciens sujets?... je ne suis pas reconnu! Peut-être mon nom jetterait-il l'enthousiasme parmi ces Calabrais?

LE GÉNÉRAL.

Sire, ce serait allumer un vaste incendie!

MURAT.

Qu'importe? je redeviendrais soldat et roi!.. Allons!... (*La foule s'épaissit autour d'eux. Au sergent.*) Eh bien! sergent Tavella, tu ne me reconnais pas?... Je suis Joachim Murat!

LE SERGENT.

Murat!... Oui, oui!

Rumeurs favorables. Curiosité croissante.

MURAT.

Tu étais dans ma garde... Calabrais, c'est un brave, un ancien ami que je retrouve!

Il lui prend la main.

LE SERGENT.

Vive Joachim!

LES CALABRAIS.

Vive Joachim!

MURAT.

Vous voyez, général, ils ne m'ont pas entièrement oublié!... ils me suivraient... (*Nouvelles acclamations.*) Ils me suivront!... Je ramasse ma couronne sur ce rivage!... (*Déchirant les passeports.*) Je ne veux plus de ceci; je suis roi! (*Aux Calabrais.*) Enfans, suivez-moi; mon règne recommence... Nous allons à Monteléone!

LES CALABRAIS.

A Monteléone!

Luidgi tire un coup de carabine. A ce signal, Trenta-Capelli sort du Pizzo avec des gendarmes, et des soldats accourent de divers côtés.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, TRENTA-CAPELLI, GENDARMES, SOLDATS.

CASTAGNAC.

Nous allons donc y faire un peu... Eh bien! ça me va, sacrodious!

LE GÉNÉRAL.

Sire, il y a trahison; nous étions attendus

MURAT.

Eh bien! nous écraserons les traîtres, et ces soldats vont venir a moi!... Quoi qu'il arrive, nous nous serons battus; autant de gagné!. . (*A Trenta-Capelli.*) Allons, capitaine, criez vive Joachim!

TRENTA-CAPELLI, *aux Gendarmes.*

Feu!

Les gendarmes tirent. Mêlée. Combat.

LE GÉNÉRAL.

Sire, vous savez que je suis prêt à mourir à vos côtés; mais, je ne veux pas qu'on vous tue... Il faut regagner la chaloupe!

MURAT.

Non... on m enterrera sur ce rivage où j'ai vu tomber ma dernière espérance!

LE GÉNÉRAL.

Venez, sire... A la chaloupe!

CASTAGNAC.

La chaloupe!... ce triple gredin de Barbara vient de la faire filer...

LE GÉNÉRAL.

Sauvons le roi, mon brave; poussons cette barque à la mer!

Ils cherchent à entraîner Murat, qui lutte avec énergie contre les gendarmes; mais il est complètement enveloppé, ainsi que sa troupe.

TRENTA-CAPELLI.

Rendez-vous!

CASTAGNAC.

Cette bêtise!... Est-ce qu'il y a moyen de faire autrement? triple gendarme!

MURAT, *qui s'est relevé les vêtemens en désordre.*

Allons, je suis votre prisonnier!... (*A Trenta-Capelli, qui s'apprête à mettre la main sur lui.*) Arrière!... On ne porte pas la main sur un roi!

Il marche vers le Pizzo, entouré des soldats et d'une foule considérable.

Onzième Tableau.

Au Pizzo. — Une salle du château. Au fond, porte et fenêtres donnant sur un double escalier extérieur. Portes et fenêtres latérales. Une table.

SCÈNE PREMIERE.

BARBARA, LUIDGI, TRENTA-CAPELLI.

Des Officiers, composant une commission militaire, traversent le fond du théâtre.

LUIDGI.

C'est la commission militaire. Sera-t-il condamné?

BARBARA.

A l'unanimité, moins une voix peut-être, celle de Francesco Froio; il est le seul qui ne lui doive pas son grade; les autres auront peur d'être accusés de reconnaissance. (*A Trenta-Capelli.*) Eh bien! vous savez qu'en l'absence d'un officier su-

périeur, les instructions dont je suis pourvu doivent être suivies?

TRENTA-CAPELLI.

Oui, capitaine; mais tout est changé, nous sommes tous placés sous un même pouvoir; le général Nunziante vient d'arriver de San-Tropee.

BARBARA.

Nunziante!

LUIDGI.

Celui qui a servi si long-temps sous Murat?

TRENTA-CAPELLI.

Lui-même!

LUIDGI, *bas, à Barbara.*

Dis donc, ce n'était pas la peine de revenir à terre, après t'être éloigné avec la chaloupe?

BARBARA, *de même.*

Pourquoi?... Il est écrit là-haut que je ne dois pas le quitter... jusqu'à la mort!... Nunziante!... Il faut veiller sur lui!

TRENTA-CAPELLI.

Voici le général!

SCENE II.

LES MÊMES, LE GÉNÉRAL NUNZIANTE.

NUNZIANTE, *à Trenta-Capelli.*

C'est vous qui avez la garde du château?

TRENTA-CAPELLI.

Oui, général.

NUNZIANTE, *à Barbara et à Luidgi.*

Qui êtes-vous?

BARBARA.

Le capitaine Barbara.

LUIDGI.

Luidgi.

NUNZIANTE.

Ah!... Vos services sont finis.

BARBARA.

Pas encore, général.

NUNZIANTE, *amèrement.*

Je comprends... (*A Trenta-Capelli.*) Où est le prisonnier?

TRENTA-CAPELLI, *désignant une porte.*

Là!

NUNZIANTE.

Allez lui dire... (*Il regarde Barbara et Luidgi, qui sortent lentement.*) Allez lui dire s'il veut me faire l'honneur de me recevoir... (*Trenta-Capelli sort par la porte désignée. Nunziante seul.*) Voici la plus cruelle épreuve de ma vie!... Inexorable loi de l'obéissance militaire qui vient combattre et dominer tous mes souvenirs!... Et il a fallu accepter cette mission!... Oui, un autre peut-être aurait rempli son devoir avec rigidité; moi, il m'est facile de le plaindre!

TRENTA-CAPELLI, *rentrant et tirant la porte.*

Général, le prisonnier veut venir ici.

NUNZIANTE, *vivement.*

Ouvrez cette porte... Laissez-nous!

Trenta-Capelli sort.

SCÈNE III.

NUNZIANTE, MURAT.

NUNZIANTE, *allant au devant de Murat.*

Sire, je me serais rendu à vos ordres...

MURAT.

Merci, général... (*Souriant.*) Je ne suis pas fâché d'agrandir ma prison... Votre main, Nunziante. Je suis bien aise qu'on vous ait envoyé au Pizzo; vous étiez un de mes meilleurs officiers; j'aime à vous revoir... Et puis, le choix qu'on a fait de vous est de bon augure... Ah çà! que décide-t-on? je ne sais rien, moi!... je n'ai pas reçu de réponse aux lettres que j'ai écrites!

NUNZIANTE.

Sire...

MURAT.

Eh bien! parlez, général; vous me connaissez, vous savez que je ne manque pas de fermeté... Voyons... Je n'ai pas pris terre avec un projet arrêté; j'allais à Trieste... un traître m'a monté la tête, vous savez que ce n'est pas difficile... J'ai eu un moment de vertige; nous nous sommes battus... j'ai été vaincu... On peut me faire conduire sous bonne escorte; mais, général, ma femme et mes enfans m'attendent à Trieste!...

NUNZIANTE.

Sire...

MURAT.

Eh bien?

NUNZIANTE.

Une commission militaire est là qui vous juge!

MURAT, *vivement.*

Une commission militaire!... Si je suis roi, il me faut un tribunal de rois; si je ne suis que maréchal de France, il me faut une cour de maréchaux!

NUNZIANTE.

Sire, si vous paraissiez devant la commission, si vous plaidiez vous-même votre cause...

MURAT.

Non; ce tribunal est incompétent, je ne veux pas me présenter devant lui... Je puis perdre la vie; laissez-moi sauver au moins la dignité royale. Ceci est odieux, inouï!... (*Le Rapporteur de la commission paraît.*) Qu'est-ce?

NUNZIANTE.

C'est le rapporteur de la commission.

MURAT, *au Rapporteur.*

Que voulez-vous?

LE RAPPORTEUR.

La commission demande si vous voulez paraître devant elle?

MURAT.

Non!

LE RAPPORTEUR.

Voulez-vous me dire quels sont vos noms, votre âge et votre patrie?...

MURAT.

Je suis Joachim-Napoléon, roi des Deux-Siciles, et je vous ordonne de sortir!... (*Le Rapporteur sort.*) Général, je vous afflige?...

NUNZIANTE.

Oui, sire...

MURAT.

Que voulez-vous! je ne puis pas commettre ce que je regarde comme une lâcheté!... Ce n'est pas fanfaronnade...c'est ma dignité qui se révolte!... Songez donc que je suis soldat depuis vingt ans, que je suis roi!...

NUNZIANTE.

Vous êtes aussi époux et père!...

MURAT, *tristement.*

Oui, et je veux apprendre à mes enfans à ne pas transiger avec l'honneur!... D'ailleurs, voyez-vous, tout serait inutile; je suis un de ces accusés condamnés d'avance!... N'en parlons plus!...Nunziante, quoi qu'il arrive, je vous remercie, car votre devoir n'étouffe pas votre ancienne affection pour moi!...

NUNZIANTE.

Sire, je donnerais ma vie pour vous...

MURAT, *souriant.*

Je pourrais bien vous prendre au mot, si nous étions sur un champ de bataille!... Un champ de bataille! tenez, général, c'est là que nous devrions tous finir, nous autres gens de guerre!... C'est la belle mort!...

Moment de silence.

NUNZIANTE.

Sire, que voulez-vous de moi?...

MURAT.

Ah!... je vous prie de m'apporter vous-même l'arrêt de la commission... Je ne veux pas avoir affaire à ces gens-là!... Et puis, il y a ici un vieux soldat, un ami d'enfance, un frère que je voudrais revoir!...

NUNZIANTE.

Je sais... Il est libre!...

MURAT.

Ah! tant mieux!... celui-là, du moins, ne portera pas la peine de son dévouement!... Je ne puis attendre que lui, général; tous les autres ont péri, sans doute!... Pauvre Antoinette! malheureux compagnons! Ah! si j'avais reconquis ma couronne!... Je vous reverrai bientôt, général; les commissions militaires sont expéditives... Sans adieu... Allons!... ils n'oseront peut-être pas me condamner... que diable! un roi, tout découronné qu'il soit, on y regarde à deux fois!...

NUNZIANTE.

Sire, que Dieu leur inspire de vous juger sans passion!...

Il sort lentement.

SCÈNE IV.

MURAT, *seul*, *puis* CASTAGNAC.

MURAT, *regardant par une fenêtre.*

Si la destinée l'avait voulu, là, sur ce rivage, ma carrière recommençait brillante!.. Fortune ou revers, à quoi tenez-vous!... Il eût suffi de quelques-uns de ces soldats envoyés contre moi pour changer le cours des événemens... Un peu d'élan vers moi, de leur côté, l'hésitation seulement, et je pouvais dater du Pizzo mon règne renouvelé... On m'attendait trop bien!... Misérable Barbara!... C'est lui qui aura tout conduit... Je voudrais le revoir cet homme; je ne puis m'expliquer sa perfidie!... (*A Castagnac qui entre.*) Te voilà, mon pauvre camarade?

CASTAGNAC.

Oui, me voilà; ce n'est pas faute d'avoir tourné autour de par ici... Comment ça va-t-il?...

MURAT.

Bien.

Il lui prend la main.

CASTAGNAC.

Est-ce que c'est toi qui as demandé qu'on ne me juge pas?

MURAT.

Je ne le pouvais pas encore; je ne savais même pas que j'étais en jugement.

CASTAGNAC.

A la bonne heure!... C'est une idée qu'ils auront eue de me faire affront; j'aime mieux qu'elle leur soit venue à eux, tas de... sacrodious

MURAT.

Comment!

CASTAGNAC.

En voilà une consigne de me séparer de toi, et de me défendre d'être jugé!

MURAT.

Mon ami, ils ont choisi le plus élevé en grade, le chef de l'entreprise; il me semble que cela suffit!

CASTAGNAC.

Si tu es content, je ne le suis pas, moi!... D'où sortent-ils donc?... Est-ce qu'ils ne savent pas que je ne t'ai pas quitté depuis que nous sommes au monde?... Je n'ai pas voyagé dans tout l'univers, et travaillé dans cinq cents batailles, toujours à côté de toi, pour que ces particuliers viennent nous couper en deux!... J'en rappelle!

MURAT.

Attendons au moins que l'arrêt soit prononcé... Si je n'étais pas condamné?

CASTAGNAC.

Soit!... on verra plus tard, alors... Eh bien! les autres sont plus heureux; ils n'ont pas à s'inquiéter pour toi; ils sont morts!... Il n'y a qu'elle qui pleure à me fendre le cœur!

MURAT.

Qui?

CASTAGNAC.

Antoinette, donc!

MURAT.

Elle existe!

CASTAGNAC.

Oui, et ce n'est pas ce qu'elle préfère...

MURAT.

Pauvre enfant! et je ne l'ai pas vue, et on ne l'a pas laissée venir jusqu'à moi!

CASTAGNAC.

Elle l'a assez demandé!

MURAT.

Le général ne me refusera pas... Où est-elle ?

CASTAGNAC.

Toujours à la porte du château !... J'étais tout à l'heure avec elle quand nous avons vu rentrer ce triple brigand de Barbara !... En voila un qui n'a pas volé son nom... Ah ! si le bon Dieu voulait que je lui fasse son compte!... Qu'est-ce qu'il y a?

La commission militaire traverse de nouveau le théâtre. Le rapporteur se détache et fait quelques pas pour aller vers Murat; Nunziante l'arrête par un geste douloureux, et la commission se remet en marche et disparaît.

SCÈNE V.

MURAT, CASTAGNAC, NUNZIANTE, *qui s'avance avec accablement.*

MURAT, *qui était assis, se levant et allant au devant de Nunziante.*

Eh bien! général ?

NUNZIANTE, *d'une voix étouffée.*

Sire.

MURAT.

Allons, allons, du courage... Condamné, n'est-ce pas ?

NUNZIANTE.

Oui, sire.

MURAT.

A mort, sans doute? (*Nunziante fait péniblement un signe affirmatif.*) Sans appel, et l'exécution immédiate? (*Même signe de Nunziante.*) Quelle est l'heure désignée?

NUNZIANTE.

Fixez-la vous-même, sire!

Murat tire de son gousset une montre, sur laquelle il y a un portrait qu'il amène devant ses yeux.

MURAT.

Général, j'ai là une montre sur laquelle il y a le portrait de la reine; vous la connaissez; n'est-ce pas qu'elle est bien ressemblante? *Nunziante détourne tristement la tête; Murat regarde le portrait avec tendresse, pousse un soupir et remet la montre dans son gousset. Murat souriant.*) Ah!... j'avais oublié pourquoi j avais tiré ma montre, en voyant le portrait de Caroline.. (*Il tire de nouveau sa montre.*) Eh bien! ce sera pour quatre heures; il est trois heures passées, c'est cinquante minutes que je demande... Est-ce trop? (*Nunziante va s'appuyer contra un fauteuil.*) Allons, général, du courage; nous sommes soldats, nous savons ce que c'est que la mort!... Dites-moi, il y a une pauvre femme qui m'a suivi partout avec un dévouement dont le ciel la récompensera, je l'espère... Elle est ici, je voudrais la voir! (*Nunziante fait un signe affirmatif, et va pour sortir.*) Ne vous reverrai-je plus, Nunziante?...

NUNZIANTE.

Mes ordres m'enjoignent d'assister... mais je n'en aurai pas la force...

MURAT.

Pourtant je désire vous dire adieu encore une fois, et vous embrasser.

NUNZIANTE.

Je me trouverai là... sur votre passage!...

MURAT.

C'est bien!...

CASTAGNAC, *à Nunziante.*

Et moi?...

NUNZIANTE.

Libre...

CASTAGNAC, *d'une voix sourde.*

Merci!...

Le général sort accablé. Castagnac va se jeter dans les bras de Murat.

MURAT.

Va, mon ami; suis le général; qu'il n'oublie pas Antoinette... Va... Je veux écrire à ma femme, à mes enfans... A revoir!...

CASTAGNAC.

A revoir!...

Il sort.

CÈNE VI.

MURAT, *seul.*

Il se promène un instant, puis il s'assied sur un fauteuil, et laisse tomber sa tête dans ses deux mains.

C'est donc ainsi que je devais finir?... loin de la France, dans un coin de la Calabre, sur la terre étrangère où je fus souverain!... Voilà le dénouement de cette existence si bizarre que ses mille accidens me semblent un rêve à moi-même!... Depuis l'auberge d'où je suis parti jusqu'à ce rivage où je vais mourir, quelle longue suite d'événemens prodigieux ont fait flotter ma destinée!... Soldat, général, frère de Napoléon, roi! tout cela m'apparaît comme ce mirage trompeur qui fuyait devant nous a travers les sables de l'Egypte!... Allons, ma carrière est remplie, je puis mourir!.. Mais mourir obscurément, tomber frappé par les tremblans exécuteurs d'un jugement inique, c'est affreux!... Et c'est pour cela que les balles ennemies m'ont épargné quand je marchais au premier rang sur les champs de bataille!... Je sens mon âme frémir d'une agitation inconnue .. Hélas! c'est que je songe à ces êtres chéris que je ne verrai plus : ma femme, mes enfans!... Le soldat garde son courage, le père et l'époux voudrait vivre encore, car sa vie n'est plus à lui seul!... Allons!... allons!... il faut leur écrire!...

Il prend ce qu'il faut pour écrire. Antoinette est entrée sans être aperçue de Murat, et va se placer derrière lui, immobile et silencieuse

SCÈNE VII.

MURAT, ANTOINETTE.

MURAT, *écrivant et disant les paroles de sa lettre.*

« Chère Caroline, l'heure fatale est arrivée; je » vais mourir du dernier des supplices; dans une » heure tu n'auras plus d'époux, et nos enfans

» n'auront plus de père : souvenez-vous de moi, » et n'oubliez jamais ma mémoire. Adieu, mon » Achille ; adieu, ma Lætitia ; adieu, mon Lucien ; » adieu, ma Louise. Adieu, je vous bénis. Rap- » pelez-vous que la plus grande douleur que j'é- » prouve dans mon supplice est celle de mourir » loin de mes enfans, loin de ma femme. Recevez » ma bénédiction paternelle, mes tendres larmes » et mes derniers baisers. Adieu, adieu; n'oubliez » pas votre malheureux père. Pizzo, le 13 octo- » bre 1815. JOACHIM MURAT. » (*Un moment de silence.*) Et qui leur portera cette lettre?

ANTOINETTE.

Moi !...

MURAT.

Merci, mon enfant ; je vous ai toujours trouvée à mes côtés quand il fallait se dévouer... Vous me donnez un regret à ce moment suprême : je n'ai rien fait pour vous !...

ANTOINETTE.

Je n'ai rien voulu, sire, rien, que vous suivre à travers votre carrière si éclatante et... si malheureuse !

MURAT.

Eh bien! quand je ne serai plus, souvenez-vous de ce que vous disait la reine, autrefois, à Naples... Allez auprès d'elle !...

ANTOINETTE.

J'irai lui porter votre lettre.

MURAT.

Et vous ne quitterez pas la reine.

ANTOINETTE.

Alors, sire, ma destinée sera accomplie ; je ne serai à personne... qu'à Dieu !...

MURAT.

Vous ne voulez pas revoir notre pays?...

ANTOINETTE.

Je suis seule au monde, et je n'ai plus de patrie !...

MURAT.

Ainsi donc vous allez vivre sans amis, sans affections ?...

ANTOINETTE.

Il en est une qui a rempli toute mon existence, et que j'emporterai au tombeau !... Sire, je puis parler maintenant. Depuis le jour où je vous vis pour la première fois jusqu'à ce moment fatal où nous sommes, j'ai vécu pour vous, pour vous seul... (*Se reprenant.*) Oh ! pardon ! je veux seulement vous dire que vous aviez là, près de vous, une sœur inconnue, heureuse de votre gloire, fière de votre splendeur, et aujourd'hui cruellement frappée par votre infortune !...

MURAT.

Ah ! pauvre enfant, venez donc dans mes bras... comme une sœur !...

ANTOINETTE.

Sire...

MURAT.

Il n'y a plus de roi !... il n'y a que Joachim Murat qui vous dit merci, car vous adoucissez l'amertume de son âme !... (*A Castagnac, qui est entré.*) Viens donc, mon vieil ami, viens !... j'ai du bonheur à me trouver entre vous deux !...

SCÈNE VIII.

MURAT, ANTOINETTE, CASTAGNAC.

MURAT, *à Castagnac.*

Tu veilleras sur elle, tu l'accompagneras à Trieste, auprès de la reine ; et puis, je veux que vous retourniez ensemble dans notre pays... n'est-ce pas ?...

CASTAGNAC.

Ce n'est pas le chemin que je veux prendre !

MURAT.

Quel est donc ton projet?

CASTAGNAC.

Je n'en ai pas !

MURAT.

Comment !...

CASTAGNAC, *avec une émotion profonde.*

Est-ce que je sais, moi ?... Je ne t'ai jamais quitté, est-ce que je puis me faire à l'idée que tu ne seras plus là, que je ne te verrai plus?... Sacrodious, Joachim ! mais je n'aime que toi au monde, moi !...

On entend sonner quatre heures.

MURAT.

Quatre heures !... Allons ! vous me déchirez le cœur, vous affaiblissez mon courage, et pourtant je veux marcher la tête haute !... Adieu, adieu ; embrassez-moi !...

Il les embrasse.

ANTOINETTE.

Mon Dieu ! mon Dieu !...

Elle s'appuie contre un fauteuil.

MURAT, *arrangeant son uniforme et ses cheveux devant une glace.*

Je veux qu'ils me voient tel qu'on m'a vu sur le champ de bataille !... C'est en soldat qu'il faut mourir !...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, NUNZIANTE, SOLDATS *sur l'escalier extérieur; puis* BARBARA.

MURAT, *à Nunziante, qui entre.*

Merci, général ; vous m'avez tenu parole ; embrassez-moi, et retirez-vous ensuite, si vous le voulez. (*Le Général se jette dans ses bras en pleurant.*) Du courage ; vous voyez bien que je suis tranquille !... Ma femme, mes enfans !... Mon Dieu, je vais mourir en chrétien !... Allons !...

Il regarde Castagnac et Antoinette, et sort ; on le voit descendre l'escalier. Nunziante s'éloigne avec désespoir.

CASTAGNAC, *à Antoinette, qui veut sortir.*

Restez !...

ANTOINETTE, *égarée.*

Où allez-vous ?...

CASTAGNAC.

A travers les balles !... Je serai bien malheureux si je n'en attrape pas une !... (*Au moment*

où il va sortir, il aperçoit Barbara, qui entre par une porte latérale et va vers le fond. Les soldats ont quitté l'escalier.) Ah !... tu vas le voir mourir ?...

BARBARA.

Oui !...

CASTAGNAC.

On t'a payé, tu es content ; rien ne te manque ?...

BARBARA.

Rien !...

CASTAGNAC, *lui arrachant un poignard de la ceinture, et le frappant.*

Tu en as menti !...

BARBARA, *tombant.*

Ah !...

Castagnac s'élance au dehors.

ANTOINETTE, *tombant à genoux.*

Mon Dieu ! mon Dieu !...

Moment de silence.

MURAT, *au dehors.*

Feu !...

Coups de fusil. Moment de silence. Nunziante rentre par une porte latérale, pâle, défait, accablé. Des soldats, portant le corps de Murat enveloppé d'un manteau, montent l'escalier, puis traversent le fond du théâtre. D'autres portent Castagnac, qui indique du geste Antoinette, toujours agenouillée.

NUNZIANTE, *allant à Castagnac.*

Lui aussi !...

CASTAGNAC.

Je me suis jeté à travers les balles ; je n'ai pu en attraper qu'une, mais elle est bonne !... Elle me suffit !...

NUNZIANTE, *attendri.*

Noble martyr de la fidélité !...

CASTAGNAC.

C'est moi qui ai puni le traître !... (*A Antoinette.*) Vous irez seule trouver la reine ; moi, je vais rejoindre Murat... mon ami !... Il aura toujours son soldat auprès de lui !...

Il meurt, tandis que Nunziante, les officiers et les soldats se penchent vers lui avec attendrissement. Antoinette est à genoux, plongée dans un morne désespoir.

Douzième Tableau.

Le théâtre change et représente une voûte jetée sur un fleuve qui borde les Champs-Élysées. L'aspect de la scène est sombre et religieux. D'un côté du fleuve sont des maréchaux de l'empire, et d'autres guerriers célèbres ; de l'autre, un nocher dans sa barque. Bientôt Murat paraît, appuyé sur Castagnac, et se présente au nocher, qui le reçoit avec respect. La barque se détache, traverse le fleuve, et les maréchaux viennent à la rencontre de Murat, qu'ils accueillent avec un respect douloureux et des sentimens d'affection.

Treizième Tableau.

La barque traverse de nouveau le fleuve, et, cette fois, elle porte Napoléon.

Quatorzième Tableau.

Les Champs-Élysées. — Les guerriers célèbres des temps anciens et modernes paraissent sur le théâtre, les uns se promenant le long des allées, les autres réunis en groupes. Quelques-uns sont assis sur un tertre élevé. Parmi ces personnages illustres, on remarque Annibal, César, Alexandre le Grand, et différens capitaines grecs et romains, ainsi que Charlemagne, Frédéric le Grand, Turenne, Condé, Washington. Des maréchaux de France, sous Napoléon, sont groupés avec des généraux fameux de tous les temps. Tout à coup une musique religieuse se fait entendre, et tous ces guerriers expriment un sentiment d'attente et de curiosité. Napoléon apparaît parmi eux et se trouve entouré, avec des marques de respect et d'admiration. Il regarde autour de lui : ses maréchaux se prosternent et lui rendent hommage. Un seul se tient à l'écart, triste et rêveur : c'est Murat. Napoléon fait quelques pas vers lui, le regarde avec amitié, et lui tend la main ; puis tous deux se jettent dans les bras l'un de l'autre. Tous les personnages expriment l'attendrissement ; la musique fait entendre une solennelle mélodie, et une vive lumière éclaire ce tableau.

PARIS. — Imprimerie de Vᵉ Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.